

André Chénier

Charles Maurras

1939

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2009 –

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

André Chénier¹ naquit, vécut et mourut dans le dernier tiers du dix-huitième siècle. Son art et son génie y furent presque entièrement ignorés².

Les révélations de la gloire commencèrent pour lui après 1800. Chateaubriand, Millevoye, Chênedollé, Latouche, Sainte-Beuve, Gabriel de Chénier, Becq de Fouquières, Egger, Anatole France s'employèrent à la produire dans une lumière que chacun d'âge en âge s'efforça d'épurer et de rectifier. L'attention et la foi de tous les lettrés ont soutenu cette application d'une élite. Le XX^e siècle a pu continuer le même travail par les belles publications de José-Maria de Heredia, d'Abel Lefranc, de Paul Glachant, d'André Bellessort, d'Henri Clouard, d'Émile Faguet et de Paul Maury³. Les plus étendues et les plus utiles peut-être, ont été les dernières, celles de M. Paul Dimoff⁴, qui s'est fait éditeur, commentateur et biographe.

Tout cela a, naturellement, comporté quelques nouveautés dont les principales sont au nombre de deux, et relatives à la personne du poète.

¹ Ce texte est paru dans la *Revue de Paris*, 15 mars 1939, p. 241–267 et 1^{er} avril 1939, p. 494–518. Il a été repris en 1944 dans *Poésie et Vérité*. (N.D.É.)

² Des œuvres de Chénier ne sont parues de son vivant qu'un long poème sur le serment du Jeu de paume, dédié au peintre David, et un hymne. (N.D.É.)

³ Le caractère parcellaire de bien des manuscrits de Chénier et la complication que représentent variantes, classements et regroupements possibles a en effet mobilisé un nombre important d'érudits tout au long des XIX^e et XX^e siècle, dont Maurras cite ici les principaux. (N.D.É.)

⁴ Paul Dimoff publia en plusieurs volumes chez Delagrave, à partir de 1919, une édition critique des œuvres complètes de Chénier, avec l'ambition affichée de revenir aux manuscrits. Elle reparut ensuite plusieurs fois jusqu'après-guerre. (N.D.É.)

I. Race et naissance

On sait par cœur les vers :

Salut Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata que mes yeux désiraient dès longtemps !
Car c'est là qu'une Grecque en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France
Me fit naître Français dans le sein de Byzance.⁵

André se croyait fils d'une Grecque. Il paraît que non. Il est établi que le consul Louis de Chénier, son père, en épousant la cousine des parents du futur M. Thiers, M^{elle} Élisabeth (ou Santi) Lomacka, avait tout simplement donné son nom à une fille de la colonie franque de Constantinople, son administrée et sa protégée. Non seulement elle n'était pas Grecque, étant Latine, mais, quelque mal qu'on se soit donné, les recherches sont restées vaines, les archives n'ont rien produit qui lui attribuât une goutte du sang d'Hélène. Cela a pu chagriner d'excellents esprits. D'autres, moins bons, peuvent sourire, en jugeant à par eux, qu'il fallait qu'il y eût à Galata⁶ de bien hautes murailles chinoises pour défendre de l'imprégnation romaine tous les aïeux et toutes les aïeules, sans exception, de M^{me} Louis de Chénier.

Sans doute les religions à rites tranchés font une barrière sérieuse. Mais c'est pourquoi l'on a peine à penser qu'à Byzance, sinon à Paris, il ait été si facile à la mère du poète de se donner pour ce qu'elle n'était pas. Et puis, les documents sont des témoins fantasques ! Est-ce que, dans un mémoire authentique, le bibliothécaire Oberlin⁷ de Strasbourg, n'impute pas à cette dame « un véritable profit grec » dont il se dit très frappé ? Lui aussi, ce nez grec est un document.

Seconde nouveauté, mais qui concerne la branche masculine : nos Français du Midi étaient fiers de revendiquer l'ascendance paternelle d'André. Le consul Louis de Chénier était enfant de Carcassonne. Son fils avait tenu les campagnes du Minervois pour une seconde patrie : il pouvait donc nous apparaître comme le premier grand poète de langue française né de sang méridional ; ni le Bartas, d'Auch, ni Clément Marot, de Cahors, ni Théophile Gautier, de Tarbes, ni même pour ses seigneuries gasconnes, Agrippa d'Aubigné, d'ailleurs natif de la lisière saintongeaise, aucun des plus fameux enfants des provinces du Sud n'était, jusque-là, réputé avoir atteint le sublime de

⁵ *Élégies*, « Salut, Dieux de l'Euxin... » (N.D.É.)

⁶ L'une des étymologies du nom de Galata, quartier de Constantinople puis d'Istanbul, est bien sûr formée sur les Galates, dont on sait l'abondante historiographie qui a prétendu les relier de diverses manières aux Gaulois. (N.D.É.)

⁷ Jérémie-Jacques Oberlin, 1735–1806, philologue, archéologue et érudit, connu également pour ses cours de bibliographie. (N.D.É.)

l'art des vers dans le langage de Paris ; aucun n'y est classé des plus grands ni des très grands. Leur talent qui fut beau et rare aura fredonné plus que chanté, tâtonné sur la branche plutôt que franchement cueilli le rameau d'or, le rameau de Villon, de Ronsard, de Malherbe, de Corneille, de Racine, de La Fontaine. Jusqu'à Chénier, pas un nom méridional ne vaut ces grands noms, pas un n'est cité auprès d'eux. Chénier nous apportait enfin cette gloire ! Du moins on l'a cru. Sans être faux, cela n'est plus tout à fait vrai. On sait, à n'en pas douter, que les Chénier, installés depuis deux générations en pays d'Oc, n'y étaient pas aborigènes. Un bisaïeul, Pierre Chénier, était venu de Chalandray, du bocage du Poitou. Bien qu'au sud de la Loire, le Poitou n'a jamais été pays de troubadours, les vers provençaux de Guillaume de Poitiers lui sont personnels, comme à beaucoup de grands seigneurs qui rimèrent alors en Angleterre, en Allemagne ou en Italie. Le peuple du Poitou est tout entier de langue d'oïl. Le sang des Chénier ne charrie donc plus une gloire qui appartienne exclusivement au Midi.

Cependant, nos climats n'ont pu manquer d'agir sur ces hôtes septentrionaux, les globules venus de la Vienne et du Clain ont dû se modifier chez les nouveaux colons de l'Aude et de l'Orbieu. Certains croisements locaux sont indéniables. La mère du migrateur Pierre Chénier semble avoir déjà apporté à Chalandray-du-Poitou un sang languedocien, elle était une Pelletier, de Carcassonne, ce qui expliquerait l'exode du fils. Quand ce Pierre fut rendu au pays de sa mère, il épousa une fille de la contrée. Son fils, Guillaume, fit de même. Notre petit André né à Byzance, mais qui fit à dix ans un séjour de vacances dans le pays de Carcassonne, y était donc acclimaté depuis deux générations. Il n'eut pas de peine à reconnaître cette terre légère, le vent violent, l'air rude et la généreuse lumière que l'Orient hellène avait incorporés à son goût et à son esprit. De bizarres transpositions du souvenir purent même se faire en lui. La procession des pèlerins au bord d'un ruisseau dérivé d'une grotte miraculeuse ne lui avait-elle pas suggéré l'idée d'un antre, voué, écrit-il quelque part, aux Nymphes de l'endroit⁸ ? Deux tiers de siècle après notre Chénier, Hippolyte Babou⁹ dans un volume de prose, a repris, sur les mêmes lieux, certain thème de *Paiëns innocents* qui n'est pas sans rapport avec les rêveries du poète.

Celles-ci étaient les justes filles de son désir.

Il dut en être de la Grèce comme du Languedoc. À supposer que la latinité byzantine de M^{me} de Chénier ne lui eût rien laissé de physiquement hellène, il n'était pas moins convaincu d'être un demi-Grec : « *Je le suis,*

⁸ *L'antre des nymphes* est déjà chanté par Homère dans un passage sans cesse commenté par toute l'érudition antique. (N.D.É.)

⁹ Hippolyte Babou, 1823–1878, écrivain et critique, reste surtout connu pour avoir suggéré à Baudelaire le titre des *Fleurs du mal*. Ses *Paiëns innocents* sont de 1858. (N.D.É.)

je veux l'être... » Sa foi l'hellénisait ; la volonté, l'étude ajoutèrent à la profonde persuasion ingénue. Quelle tête ou quel corps humain eût résisté à l'intime effort de pensée plastique déterminé par cette option et cette adoption profondes ? Ce qu'il se jugeait être, il le fut par toutes les faces de son génie.

II. L'heure

Ce rêve actif d'André Chénier fut heureusement secondé par son heure historique. Sa naissance coïncide avec un renouveau général de l'Antiquité par toute l'Europe lettrée. Il ne faut pas se figurer qu'il faille établir l'apogée de cette renaissance ni au style républicain ni aux modes du Consulat, ni à la vogue de David et de ses peintures ; une incubation longue et curieuse avait précédé ; le fruit mûr avait même été déjà cueilli.

Quiconque voudra regarder les fines cannelures d'un meuble Louis XVI, prendra conscience d'une assimilation très française de l'Antique : naturelle à toute la génération des Chénier, elle valait cent fois le toc, le faux et le plaqué des années qui suivirent.

Winckelmann, qui ne s'était converti au catholicisme que pour l'amour du grec et du latin, n'avait pas eu le temps d'imposer ni de propager ses généralités rigoureuses, mais Herculaneum, mais Pompéi étaient sorties de terre, et ces vastes curiosités de musées, ces énormes bibelots pour archéologues, avaient reçu la plus vivante des annotations et le plus fort des commentaires, par un livre impatientement attendu : un livre qui portait des milliers de petits poèmes grecs, les uns érotiques et nuptiaux, les autres dévots et funéraires, reparaisait au jour, presque en même temps qu'André Chénier y venait, dans ces feuilles toutes fraîches de la nouvelle *Anthologie*.

La première *Anthologie*, celle de Planude, dont les éditions successives sont de 1499, 1503, 1591, avait excité au plus haut point l'enthousiasme et la curiosité. Ronsard et ses amis en furent enivrés et, bien pis, saturés. On peut même sourire de la soumission disciplinaire que ces très grands poètes, en des vers immortels, appliquèrent à la lecture et à la traduction de véritables poétereaux. Ainsi le voulait le bienheureux prestige des maîtres anciens, quels qu'ils fussent. Parmi ceux de l'*Anthologie*, on compte de vrais et grands esprits, le plus faible y est toujours gracieux et savant ; mais c'était le troupeau, avec toutes ses confusions, que l'on suivait sans défiance, par révérence et pur amour.

Une deuxième *Anthologie*, celle de Constantin Céphalas, découverte au XVII^e siècle, était restée inédite pendant de longues années. Mais la date à laquelle Reiske en publia la première édition n'est pas indifférente : 1754 –

et Chénier devait naître en 1762. Le poète eut ses dix ans, en 1772, quand il parut une autre édition, celle de ce Brunck¹⁰, qui devait être un familier du salon de sa mère. Les *Analecta* de Brunck ont joué un grand rôle dans la vie intellectuelle d'André. En recherchant les sources des fragments antiques de Chénier, en suivant ligne à ligne les renvois des manuscrits, Sainte-Beuve imaginait que le petit volume de Brunck était là, ouvert sur la table ou, demi-clos, mais à portée de la main, comme une réserve d'images, d'expressions, de tours et de symboles ; le poète y vivait, il en vivait, comme auprès d'un conseiller de tous les instants.

Troisième et suprême coïncidence. Une autre édition de la seconde *Anthologie*, celle de Jacobs, est de 1794, l'année de ce septième jour de thermidor qui trancha la tête d'André.

Ces différentes publications de l'*Anthologie* ont ainsi semé, jalonné de flambeaux toute la longueur de la courte vie du poète ; heure natale, heure fatale, un peu en avant du berceau, et la ligne de l'échafaud menant à la fosse commune... Pareille aux mânes évoqués autour de la fosse d'Ulysse, l'innombrable population des petits chanteurs grecs rassemblés par Jacobs, Brunck, Reiske, Céphalas et Planude n'arrête de répandre sur l'œuvre de Chénier l'esprit d'Alexandrie, les parfums de Byzance et quelques souvenirs des maîtres de l'Attique : bible du bas-empire et peut-être de l'empire colonial athénien. L'homme de génie, de science et de goût qui la feuilletait était fort capable d'y retrouver l'essentiel de son aliment, j'entends bien Sophocle et Homère, le discernement du détail parfait, les aspirations à une synthèse sublime.

III. L'imitation et l'invention

On a longtemps voulu établir une exacte chronologie des poèmes d'André Chénier. Les plus savants et les mieux placés avouent leur échec. Les résultats sérieux obtenus par M. Dimoff ne pouvaient être que partiels. M. de Heredia a conclu sans ambage qu'il valait mieux y renoncer. Le poète ne paraît s'en être soucié, ni pour lui ni pour nous.

¹⁰ Richard François Philippe Brunck, 1729–1803. Commissaire des guerres pendant la guerre de Sept Ans c'est à son retour à Strasbourg, âgé de trente ans, qu'il reprend ses études de grec. Entre 1772 et 1776, il publie une édition de l'*Anthologie grecque* (*Analecta veterum Poetarum Graecorum*). Il est élu membre associé de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres en 1777 mais participe activement à la Révolution, ce qui lui vaut d'être emprisonné pendant quelque temps à Besançon et de perdre sa pension. Celle-ci ne lui est restituée qu'en 1802, alors qu'il a été obligé de vendre la plus grande partie de sa bibliothèque. (N.D.É.)

Il avait classé ses vers non par rapport au temps où il lui était arrivé de les faire, mais dans l'ordre de leur perfection. Les pièces étaient réparties en trois portefeuilles. L'un conservait ce qui était « fini », les morceaux achevés. Le second retenait les ébauches « à finir ». Le troisième recueillait des esquisses, des projets, idées ou images, à employer quelque part ou nulle part.

Le recueil du « fini » compte des ouvrages qui appartiennent à tous les genres : élégies, épîtres, « quadri » néo-grecs, poèmes comme *L'Aveugle* ou *Myrto*¹¹. Cela conduit à supposer que, dans l'esprit d'André Chénier, telle *Élégie* et telle *Épître*, fort différentes de ton et de style, telle *Bucolique*, plus différente encore, pouvaient faire partie du même corps de publication. Et cela ne peut manquer de nous faire au moins redouter la disparate, y était-il donc insensible ?

Nous nous figurons volontiers qu'André Chénier ayant d'abord écrit dans le goût de son temps, ne découvrit qu'ensuite la vertu de sa veine propre et son royaume original, pour s'y installer de façon exclusive et unique. Rien n'autorise cette hypothèse trop conforme à nos pires habitudes d'esprit. Il n'est point sûr du tout que ce génie si vaste ait pris le parti de se confiner dans une manière qu'il voulût appeler la sienne. Son entreprise était aussi variée qu'étendue. Sous les contrastes, l'unité peut devenir sensible à qui se résigne à la bien concevoir.

Une lettre à François de Pange datée de 1791 montre à quoi l'inclinaient de libres humeurs.

... Tu sais combien mes Muses sont vagabondes... Elles ne peuvent achever promptement un seul projet ; elles en font marcher cent à la fois. Elles font un pied à ce poème et une épaule à celui-là ; ils boitent tous et ils seront sur pied tous ensemble. Elles les couvent tous à la fois, ils s'envoleront à la fois. Souvent tu me crois occupé à faire des découvertes en *Amérique*, et tu me vois arriver une flûte pastorale sur les lèvres. Tu attends un morceau d'Hermès et c'est quelque folle élégie... C'est ainsi que je suis maîtrisé par mon imagination. Elle est capricieuse et je cède à ses caprices...

Les mêmes idées ont été reprises, en vers rapides, ardents, familiers, qu'il dédiait à un autre de ses amis. On les trouve dans tous les recueils.

Ainsi partagée, tiraillée entre vingt ouvrages, la veine du poète si indifféremment répandue, se connaît pour quelque chose d'indivisible : elle se croit, se voit, unique, elle se sent égale à elle-même dans chacun des instants dont

¹¹ C'est bien sûr le nom de *La Jeune Tarentine*. (N.D.É.)

se composèrent ses douze ou quinze ans de travail, de sa dix-huitième année à la trente-deuxième, disons de 1780 à 1794.

Il ne reste donc plus qu'à nous mettre en présence de ces variétés simultanées pour saisir ce qu'elles ont, à première vue, de commun.

Deux grandes divisions s'y imposent néanmoins. L'une, au premier aspect, fait une somme de la poésie classique, telle qu'elle s'était exprimée avant Chénier : elle réfléchissait, tour à tour ou ensemble, chacun de ses plus grands maîtres.

N'hésitons pas à constater ici ce qui est : Chénier se met à l'école.

Et même à quatre écoles. Tout d'abord, celle du grand Corneille. C'est un lieu commun d'admirer le ton cornélien de certaines des Odes contre-révolutionnaires d'André Chénier. Mais on peut le relever en des écrits évidemment antérieurs. Exemple, l'évocation du voyage de 1783 :

J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras. . .
J'aurais su, finissant comme j'avais vécu.
Sur les bords africains, défait et non vaincu.
Fils de la liberté, parmi ses funérailles,
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles.¹²

Tel est déjà le ton. Cela est écrit dix années avant la magnifique apparition de l'exécutrice de Marat, Marie-Anne-Charlotte Corday. La petite-fille charnelle de Corneille, de qui André Chénier était le petit-fils spirituel, est saluée par lui de l'ode justicière :

La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
Et des choeurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

.....

¹² Rétablissons le texte de l'élégie « Je suis en Italie. . . » où la coupe de Maurras n'est peut-être pas complètement innocente :

J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras ;
Et si du grand César l'invincible génie
À Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,
J'aurais su, finissant comme j'avais vécu.
Sur les bords africains, défait et non vaincu.
Fils de la liberté, parmi ses funérailles,
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles.

(N.D.É.)

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains !
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;
Mais le fer péserait à nos débiles mains.

.....
Ô vertu, le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.¹³

C'est le rythme, moral autant que poétique, de Cinna et d'Horace, de la belle Rome stoïque dont le ton et l'esprit étaient venus d'Espagne avec les Sénèque et les Lucain.

Dans un seul vers, on l'a vu, étrange et charmant, mélancolique et doux,

Auprès d'Harmodius, auprès de son ami,

s'adoucit et s'apaise, se *racinise* le fracas des clairons d'airain et ce heurt régulier des alexandrins de pierre ou de métal, le rude froissement d'anneaux et de médailles sur des bras de guerriers et des poitrines de héros.

Certes Chénier avait bien dû s'appliquer à apprendre les beaux secrets de ce grand art chez Corneille, ou à l'école antérieure tenue par Malherbe, mais, là, sur ces objets, maniant ces fortes matières, plus que disciple ou apprenti, il faut bien l'appeler un fils.

Deuxième école. Le maigre succès des ambitions que put élever Chénier vers la scène comique, ne donne aucune idée des résultats que, par la suite, il eût visés. Ses essais sont, en général, d'une extrême faiblesse. Cependant, il faut retenir l'idée admirablement juste qu'il s'était fait de l'art de Molière, dans son rapport avec la tradition et avec la vie. Une de ses notes dit :

Il n'y a guère eu que Molière... qui ait vu la comédie en grand. Plusieurs autres ont fait une ou deux excellentes pièces. Mais lui seul était né poète comique, il faut refaire des comédies à la manière antique. Plusieurs personnes s'imagineraient que je veux dire par là qu'il faut peindre les mœurs antiques. Je veux dire précisément le contraire.

¹³ À *Charlotte Corday*. Il s'agit des strophes 6 et 11 et des trois derniers vers de la strophe 12, qui terminent la pièce. (N.D.É.)

Ces paroles avaient frappé les premiers prospecteurs des manuscrits d'André Chénier au XIX^e siècle. Elles sont citées avec honneur dans la trente et unième leçon sur l'*Hellénisme français*, d'Émile Egger¹⁴.

Nul critique de profession n'aura mieux qualifié que ce poète la grandeur d'Harpagon, de Tartuffe et d'Alceste, mais il y a lieu de prendre garde que Chénier avait en outre ressenti la qualité du vers de Molière, dont Fénelon et les romantiques ont pensé tant de mal ! Est-ce donc que l'on rêve quand on croit reconnaître quelque trace d'un ton simple, aisé, prompt, familier, souverainement libre et direct qui n'appartenait qu'à Molière, dans certains fragments peu cités de Chénier ?

Au « Retour d'Ulysse », par exemple, avant d'en venir à l'éclat des grands vers tragiques,

Ulysse, sur eux tous roulant avec fureur
Un regard enflammé d'une sanglante joie,

avant que d'élever cette flamme suprême, Chénier fait tenir au héros un discours tout à fait dégagé, pareil à son action, dans l'allure d'une comédie héroïque ou d'un drame bourgeois :

Il se dépouille alors . . .
S'élance sur le seuil, l'arc en main ; à ses pieds,
Verse au carquois fatal tous les traits confiés ;
Et là : « *Nous achevons un jeu lent et pénible,
Princes : tentons un but plus neuf, plus accessible,
Et si les Dieux encor me gardent leur faveur.* »
Et la flèche aussitôt, docile à l'arc vengeur,
Va sur Antinoüs se fixer d'elle-même.¹⁵

¹⁴ Émile Egger, 1813–1885, philologue et historien de la philologie, professeur de littérature grecque. Il joua un rôle aux côtés, principalement, de Sainte-Beuve et de Latouche, pour retrouver certains vers de Chénier. (N.D.É.)

¹⁵ Le texte complet des neuf premiers vers de ce fragment d'un *Retour d'Ulysse*, souvent classé dans les « Idylles et fragments d'idylles » est le suivant :

Il se dépouille alors, prêt à parler en maître,
De ses lambeaux trompeurs qui l'ont fait méconnaître,
S'élance sur le seuil, l'arc en main ; à ses pieds,
Verse au carquois fatal tous les traits confiés ;
Et là : « *Nous achevons un jeu lent et pénible,
Princes : tentons un but plus neuf, plus accessible,
Et si les Dieux encor me gardent leur faveur.* »
Et la flèche aussitôt, docile à l'arc vengeur,
Va sur Antinoüs se fixer d'elle-même.

(N.D.É.)

Nulle mollesse euphoniste, ni concession au vain scrupule des petits heurts de sons : le simple soin de l'esprit des choses et de leur sens, qui peut être un peu rude, sans rien perdre de la véritable beauté. N'est-ce pas ainsi que Molière devait traduire son cher Lucrèce¹⁶ ? Et ce n'est pas d'un autre train que va le poète de l'*Odysée* ?

Troisième école et la quatrième. Des deux maîtres que Chénier a continués avec plus de complaisance que Molière, peut-être même que Corneille, l'un a été suivi pas à pas : La Fontaine, celui des discours et des méditations philosophiques (en tête de certains livres des *Fables*, ou en certaines épîtres) ; l'autre fut aspiré, senti, compris, dans un mode qui tendait secrètement à le parfaire et peut-être à le corriger, Jean Racine, le Racine des plaintes d'amour.

Il faudrait le chapitre d'un gros livre pour marquer ces ressemblances de l'élégiaque Chénier et de l'élégiaque Racine. Mais quiconque aura dans l'oreille les chants définitifs d'*Andromaque*, de *Bérénice*, de *Bajazet* et de *Phèdre*, saura leur reconnaître des descendants directs, ambitieux de les rajeunir, dans *Camille* ou *Fanny*.

Sans doute et délibérément Chénier a voulu céder de la pompe oratoire de Racine ; il consent à sacrifier au goût de son propre siècle cette pudeur divine, ce drapé, ce voilé de l'art racinien où l'âme seule est entendue pour accuser les tremblements, les gémissements, les « hennissements » de la chair. Avec Chénier on voit les corps. Là même où il s'est interdit, plus ou moins expressément, tout libertinage à la Laclos, on ne peut éviter de noter des précisions que Racine ne donnait pas. André est brun, sa *Lampe* nous apprend que son rival est blond. Il ne peut refuser de montrer ce que le ciel éclaire de beau et de doux dans le corps féminin :

... Une bouche où la rose, où le baiser respire,
... Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,¹⁷...

Tout ce que le circuit naturel des choses, la ceinture du monde sensible ajoute de couleurs brillantes et brode de douces figures sur le trône de la Beauté, au centre adoré de l'amour, est également appelé à former le décor de l'Élégie nouvelle :

¹⁶ Dans son grand poème en plusieurs chants mais inachevé, intitulé *Hermès*, Chénier avait semble-t-il l'intention de transposer certains passages de Lucrèce. D'où peut-être cette notation de Maurras. (N.D.É.)

¹⁷ Deux vers de deux pièces différentes : le premier vient de l'*Épître aux frères Trudaine*, le deuxième de *La Lampe*. (N.D.É.)

Je pense : Elle était là ; tous disaient : « Qu'elle est belle ! »
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
Des méandres de Seine,
Rêveuse, elle suivait les obliques détours.¹⁸

Mais que les différences ne trompent pas ! Un accent racinien demeure, il reste bien posé sur toute voix passionnée de l'âme. On ne peut méconnaître le disciple, l'enfant, lorsque André renouvelle l'amère, l'éternelle question du *Pourquoi suis-je moi ?*

Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
De ces regards féconds en douces impostures¹⁹ ?

Voix de douceur et d'amertume que, de tous nos poètes, trois ou quatre à peine surent tirer de l'âme pour les imposer au rythme des mots !

Quelles hauteurs aurait atteintes celui-ci, s'il eût été aux prises avec le grand sujet de quelque tragédie d'amour et de mort !

Il n'apportait pas seulement une poésie. Son esprit mâle et raisonneur méditait aussi une Poétique, et là il a suivi non plus ce divin Racine, mais un chanteur plus extraordinaire encore : le plus intelligent, le plus doué, le plus flexible et le plus charmant, qu'un peu plus d'application à son art eût naturellement conduit à des réussites dix fois plus nombreuses et plus complètes que celles dont il réjouit nos mémoires, enchante nos pensées, embellit, conduit et reflète nos vies, notre cher Jean de La Fontaine.

Personne, autant que La Fontaine, n'aura su ni vu ce qui manquait encore à l'art d'écrire en vers, tel qu'il était le mieux pratiqué de son temps. Le sentiment qu'il eut de la nature des choses et de la force des idées pouvait seul ajouter à tant de perfection réunie : le Moderne hardi et l'Antique pieux de l'*Épître à Huet* mêle à la rêverie, à la sagesse, à la connaissance approfondie de l'âme une conscience très claire des intimes secrets de l'âme. Eh bien ! ce La Fontaine, on le retrouve, à peu près textuel, à certaines feuilles d'André. C'est la même grâce, aux deux sens du mot, pour la facilité de la courbe verbale, pour l'élection libre et divine des vérités senties. Tout surprise, il est aussi tout raison. Si bien que le sens vaut le chant. Il n'y a rien à mettre au-dessus de cette confiance des plaisirs du génie et des travaux de l'art dans l'*Épître à Lebrun*, qui finit ainsi :

¹⁸ À *Fanny*, « Fanny l'heureux mortel... ». (N.D.É.)

¹⁹ « Hier, en te quittant... ». (N.D.É.)

Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

Le jeune homme du XVIII^e siècle qui parlait ainsi le langage de Montaigne et de La Fontaine, délice et honneur du plus noble héritage humain, avait écrit pourtant en épigraphe de son poème de l'Invention les deux petites syllabes révolutionnaires : « osons ».

Il avait sur le métier : un poème de la nature, *Hermès*, une *Découverte de l'Amérique*, une *Chaste Suzanne*, un *Art d'aimer*, une *République des Lettres* : satire, épopée, poème didactique, sans compter les *Odes* et les *Hymnes* de circonstance. Chacun de ces ouvrages devait, selon lui, porter quelque reflet de la splendeur des maîtres antérieurs, pour joindre à l'invention l'esprit de tradition fidèle et docile dont Chénier se montrait possédé.

Or, n'allons pas imaginer qu'un *esprit de suite*, à ce point conscient, soit commun aux Poètes ni même très répandu parmi eux : cette docilité aux modèles prédécesseurs, qui s'enorgueillit d'elle-même, est, au contraire, assez étrangère à la succession des écoles ; les plus redevables au passé ont peu craint de le renier. Face à notre André composant tout un traité respectueux sur la poésie de Malherbe, ou invoquant l'âme de Racine, ou louant le charme de La Fontaine, viennent s'opposer assez clairement Clément Marot, qui rééditant Villon, en désavoua la forte moitié, – Pierre de Ronsard, qui rompit avec l'art de Marot, – François de Malherbe qui rompit avec Ronsard, et, – de quelque respect qu'il entoure Malherbe, un maître de 1660, celui des *Fables* et de *Psyché*, l'accusant d'avoir « pensé le gâter » lui-même.

Ainsi, ce que chacun veut faire lui donne des raisons de contester ce que les autres ont déjà fait. Ces hostilités séculaires servent, certes, beaucoup à la réforme et aux progrès du goût, comme à l'introduction de nouveautés propices. Eh ! bien, Chénier ne fut pas tenté de cet utile et étrange démon subversif. Était-ce qu'il n'eût rien de nouveau à dire ? C'est le contraire. Il avait sa gerbe propre, sans que l'iconoclastie littéraire y dût servir d'épice et d'ornement. Son robuste génie exigeait vraisemblablement l'intégrité d'un capital auquel il allait ajouter le surcroît.

Nous arrivons à cette moitié de Chénier qui ne ressemble plus à Corneille, à Racine, à Molière, ni à personne, ni à rien.

Quand il propose²⁰ le fameux conseil :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

il ne voulait pas dire seulement que le moule de Corneille, de Molière, de Racine et de La Fontaine devait servir à illustrer les idées de Jean-Jacques et de Condorcet. Cela exprimait une découverte et une initiative beaucoup plus personnelles. Des vers proprement antiques, il en recherchait surtout le secret dans ce que Rome et la Grèce avaient laissé d'inaccessible encore à la Muse française : l'ingénu, le naturel, le frais... Tout autrement que le jeune Racine, lecteur de Sophocle dès Port-Royal, et qui en tira, mieux qu'une *lphigénie*, une *Athalie* ; tout autrement aussi que nos pindariques et anacréontiques du XVI^e siècle, Chénier entendait nous rapporter un murmure vivant des premières ondes sacrées.

Exactement comme Lucrèce, il découvrait, il frayait la route inconnue :

*Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fontes
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores
Insignemque meo capiti petere inde coronam
Unde prius nulli velarint tempora musae ;*²¹

Personne mieux qu'André n'aura voilé la tempe des Muses de couronnes de fraîches fleurs, cueillies dans un jardin que nul pas ne souillait, ni aucun regard sacrilège. Non, Racine n'était pas entré là ! Ni Ronsard !

Personne n'avait ordonné le délice des vers de Myrto, de *Néère* :

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine,
Un vaisseau la portait au bord de Camarine,
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes lentement²²...

C'est une couleur, c'est une lumière amoureuse nouvelle. Non moins nouveau ce chant des morts le plus ancien et le plus vénérable de l'occident.

Mon âme vagabonde à travers le feuillage
Frémira²³...

Ici, certes, les renchérés voudront-ils dire que peut-être, il y a trop de fleurs capiteuses, tressées en guirlandes un peu molles ? Mais les étoiles de

²⁰ Dans *L'Invention*. (N.D.É.)

²¹ Lucrèce, *De natura rerum*, I, 926-930 : « je parcours les régions non frayées du domaine des Piérides, que nul encore n'a foulées du pied. J'aime aller puiser aux sources vierges ; j'aime cueillir des fleurs inconnues, afin d'en tresser pour ma tête une couronne merveilleuse, dont jamais encore les Muses n'ont ombragé le front d'un mortel. » (N.D.É.)

²² *La Jeune Tarentine*. (N.D.É.)

²³ *Néère*. (N.D.É.)

Myrto brillent d'une splendeur fixe et font étinceler un printemps d'amour et de mort. Le deuil immortel de Néère redresse ce que sa plainte présente d'un peu trop tendrement sinueux. Dans sa longue suite d'idylles, *Pannychis*, *La Cigale*, *Les Colombes*, le poète qui avait fait la SOMME de la poésie française et entreprenait celle des deux antiquités, devait vouloir faire le tour des grands et des petits genres ; les plus faciles avaient naturellement obtenu sa première faveur.

Néanmoins, c'est une passion toute nue qui crie et chante, dans l'apostrophe à *Pasiphaé* :

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée
Ô reine, ô de Minos l'épouse désolée. . .

Et l'art le plus sévèrement dépouillé illustre les quatorze vers du bûcher d'*Hercule* :

Æta, mont ennobli par cette nuit ardente. . .

Quel que soit le destin de la langue française et de l'esprit humain, ces vers n'en sont plus séparables.

Mais de si courts poèmes ne donnent à considérer qu'un champ de débris concassés, ou de stèles fort exigües. Leur beauté, soit-elle divine, compose une suite de brefs éclairs. On n'en pourrait induire avec certitude la valeur ni fixer le juste rang de l'auteur si une œuvre plus ample ne formait quelque tout complet et lié, où rien d'essentiel ne fit défaut.

C'est ce que justement et bien heureusement nous apportent les hautes merveilles de *L'Aveugle*²⁴.

Le chef-d'œuvre y est annoncé, rayonnant, splendide et heureux, dès l'invocation du vieillard aux Dieux protecteurs, quand il bénit les beaux enfants qui l'accueillent :

« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?

Et alors se déclare la grande voie inentendue :

Car en de longs détours de chansons vagabondes
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles. . .

²⁴ L'aveugle en question dans le poème de Chénier n'est autre qu'Homère. (N.D.É.)

Encore un coup, personne n'avait dit chez nous pareille chanson, ni ceux de la Pléiade au XVI^e siècle, ni les plus grands du XVII^e. S'ils avaient fait d'ailleurs quelque chose de mieux, ce n'était rien de tel.

Suivent les cinquante grands vers qui ne sont qu'une seule phrase, presque trop courte, et sublime de bout en bout. Elle redit tout ce qui fut conté d'Homère à Ovide, sculpté de Phidias au dernier tailleur de pierre de Saint-Remy, dans un jet continu d'évocations héroïques et douces. Un moment, l'on suppose que le poète va s'arrêter, respirer : sa nouvelle gerbe de flammes nous renvoie en plein ciel, le banquet des Centaures et des Lapithes, l'extraordinaire combat final, émaillé de ces alexandrins :

L'héréditaire éclat des nuages dorés...
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux...

L'auteur de ces jeunes merveilles s'égale ici, on peut le dire, au grand vieillard aveugle,

en images hardies
Déployant le tissu des saintes mélodies...

Encore y mêle-t-il, avec un malicieux naturel, cet accent pathétique et tendre, dont on fait ordinairement honneur à l'homéride mantouan²⁵ :

... les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts : vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents...
La fière Niobé, cette mère thébaine...

... en accents de douleur
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire!

Ah! c'est là que l'incertitude historique et biographique nous blesse! Comme on voudrait savoir si cet enfant de Virgile et d'Homère, l'artiste de ce haut et rare alliage, avait passé (et de combien?) la vingt-cinquième année, s'il avait atteint ou non la trentaine...!

Nous en sommes réduits au silence d'une admiration ignorante.

²⁵ Virgile. (N.D.É.)

IV. Le siècle et l'homme

Sur cette seconde partie de l'œuvre, qui est jugée la plus personnelle, il faut relever un point de son art par lequel Chénier se distingue légèrement des grands maîtres français et de tous les grands maîtres en ce qu'il a subi l'action des petits poètes de cette *Anthologie* grecque, qui encadra sa vie et marqua le cours de ses heures.

Il est naturel au langage de la poésie comme à tous les langages articulés, de s'écouler dans le temps. Le poète laisse au plastique et à l'orchestrique le soin de tenir et d'occuper l'espace. C'est par simple métaphore qu'il peut être parlé de l'harmonie de ses mots : ils ne sont pas simultanés, mais successifs. Sans violer dans son essence cette règle de l'art, Chénier la tourne. Il introduit volontiers dans le cours de sa mélodie des stations, des arrêts, où s'attardent les complaisances d'une espèce de pinceau.

Les classiques n'ont, certes, jamais dissimulé ni contesté la ressemblance du peintre et du poète : *ut pictura*²⁶... Mais les peintres s'assoient pour peindre ; les grands poètes ont la propriété et même l'obligation de peindre en courant. Chez le plus libre, et qui se soustrait le plus volontiers à toutes les charges, chez La Fontaine, l'imagerie figurée, colorée, est constante mais son image est tout mouvement. Je ne parle pas ici des descriptions du *Songe de Vaulx*, ni de *Psyché*, mais des *Fables*. Entre toutes, la cinquième du premier livre, si belle, permet de bien saisir ce point capital :

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
À se défendre hardiment²⁷...

Une fois que les silhouettes sont fixées et achevées, telles qu'on les voit pour toujours, le poète ne s'occupe plus que du heurt des deux âmes, le discours, l'action, les sentiments, la vie de l'idée.

Pour toutes les réussites parfaites, tel a été le commun usage antérieur à Chénier. Il est donc presque seul à caresser, non sans une paresseuse lenteur, aspects, couleurs, formes, costume. Il s'installe sur le pliant des peintres et,

²⁶ « *Ut pictura poesis erit* » : Horace, *Art poétique*, v. 361 ; « qu'il en soit de la poésie comme de la peinture ». (N.D.É.)

²⁷ La Fontaine, *Fables*, I, 5 : *Le Loup et le Chien*. (N.D.É.)

dans la fuite verticale du Temps, pratique les fines coupes horizontales destinées à former ces tableaux de chevalet qu'il appelait lui-même des « *quadri* ».

« *Faire de cela un quadro* », est-il redit dans ses notes. On ne peut donc nier ici une volonté consciente, ni le choix subtil des moyens, encore moins l'éclat paradoxal du bonheur.

Mais André Chénier n'a jamais succombé à l'erreur de disciples moins versés dans son art, et de moins de génie. La scène et le paysage les plus appuyés ne lui font pas négliger l'élément nécessaire, essentiel à la poésie : le mouvement, l'élan vers les hauteurs, *le ton*. Anatole France observe que les coroplastes de Myrina²⁸ donnaient « un mouvement sublime à des formes voluptueuses ». C'est ce sublime ou ce départ pour le sublime qui n'est jamais absent de Chénier, mais y fait centre, et dans les plus petites choses imprime fortement son degré de puissance et de dignité.

Le poème peut oublier de courir à son terme, s'il continue d'en manifester avec énergie la tendance. En des pièces où le détail est trop doucement caressé, une émotion généreuse, ou la grave profondeur du gémissement, ou le tourbillon de vie énergique enveloppe et emporte tout.

Et là, l'usage de la mythologie, tant reproché, sert plus qu'il ne gêne en ce qu'il ennoblit, allège et rehausse les images qui toutes seules pèseraient ou tiendraient au sol. Le sens supérieur du mystère des mondes, ou leur horreur sacrée, le mélange de l'esprit religieux ou du symbolisme philosophique, la rencontre d'une incrédulité passionnée, la conscience claire des fables contées à plaisir, avec la foi secrète à leur magie intime, tels sont les caractères de haute humanité, qui, mêlés à la vie, ajoutés à l'histoire réaliste des êtres, y fera fermenter une ivresse demi-divine.

André Chénier a su recueillir toutes les fleurs du corps de la Grèce, parce qu'il ne s'est privé nulle part du fruit de son esprit.

On n'a donc pas complètement tort quand on doute que ce grand animiste ait été absent de son siècle ou qu'il y ait vécu comme un étranger contemporain des Ronsard et des Lucrèce. Il le surpassait, il le survolait, cela est bien vrai. Il avait des qualités fort supérieures au court rationalisme de l'*Encyclopédie*, ivre de ses connaissances nouvelles. N'empêche qu'il exprimait fort bien le genre de poésie que ce siècle-là désirait ! Sensibilité plus juste, plus vraie, plus nue que celle de Jean-Jacques, mais comme celle-ci, vive et impérieuse. Curiosité universelle, collant aux entreprises de la philosophie. Esprit critique à la Voltaire. Méthode. Clarté. Volonté. Labeur.

²⁸ Myrina est une ancienne cité grecque de Mysie, en Asie mineure, non loin de Pergame, et connue entre autres pour ses statuettes. Un coroplaste est un modelleur de statuettes. C'est dans l'article « La Mort et les Petits Dieux » recueilli dans *La Vie littéraire* qu'Anatole France parle des coroplastes de Myrina. (N.D.É.)

C'est pourquoi, sur un plan voisin de celui de la poésie, la partie novatrice de son œuvre, courte, mais violente, est significative. Prisonnier des idées à la mode, et leur dévot presque dément, on le voit passionné pour « la Liberté » à l'antique et les Assemblées constitutionnelles. Avec ses incohérences et de grandes beautés de détail, l'*Ode au Jeu de paume* est un produit mal proportionné à l'effort, mais cet effort vaincu est sincère. Un ridicule (qui approchera celui de Hugo) ne lui fait pas peur, il affronte intrépidement le rire quand il se permet d'adjurer les « vierges citoyennes » d'entourer « les bons » d'une « douce chaleur d'amour ». L'idéale démocratie dogmatique lui ayant été révélée par les États-Unis d'Amérique, il veut les célébrer.

« Parler », dit une note, « parler prophétiquement des treize États-Unis... treize femmes... vêtues de telle nuance... dansantes et se tenant par la main... »

Une autre note de son *Amérique* porte : « M. de Chatelux écrit avoir vu chez M^{me} Beech, la fille de M. Franklin, deux mille deux cents chemises faites par ces dames et demoiselles d'Amérique pour les soldats américains. Chacune avait mis son nom... Ce lin qui sera trempé de sueurs [de sang] qui couleront pour la liberté... » Seulement le poète libéral se montre fâché que ces hommes libres aient introduit l'esclavage dans leur cité : « Ô postérité... tu ne croiras pas ce que tu lis... Tu lis avec effroi que des hommes blancs vont acheter des hommes noirs et les plongent vivants dans les mines d'Amérique. » « C'est vrai, rien n'est plus vrai. C'est la vérité même... Ô barbares Européens... Ô bons, ô respectables Quakers... »

De pareilles méditations devaient finir par tirer le poète de ses Nuées, et le ramener sur la terre ferme.

Pour le moment, Chénier n'est pas homme à faire la moindre différence entre le sort de ces esclaves d'Amérique et le servage d'Europe, qui n'existait plus en France. Des transports injurieux le soulèvent contre tout « privilégié », Il conçoit une comédie à la mode d'Aristophane qui ne sera plus dirigée contre le bonhomme Démos : les nobles et les prêtres, les collecteurs du roi de France en feront les frais.

L'un de ces méchants devra dire :

La belle enfant née en mon vasselage
J'ai, s'il te plaît, sur toi droit de jambage.

Parce que tout arrive, ces deux vers sont bien de Chénier.

Le dégoût vint vite. La raison qui habitait Chénier n'était pas uniquement celle que Voltaire avait mise en alphabet pour ses contemporains. C'était la juste mesure de tous les temps. Les folies, les sottises, les crimes furent sentis et jugés par le poète, à peine apparus ou subis. La réaction fut plénière : sa

noble vie tourna en effort de modération, puis de résistance. André Chénier s’y est donné corps et bien.

Du fond de l’égarement révolutionnaire émergeait un patriotisme puissant. Amoureux de la France, de son terroir – et de son langage.

Doux, rapide, abondant, énergique, nerveux ²⁹,

ce n’est pas Chénier qui eût confondu sous le nom de patriotes tous ces étrangers qui d’Anvers, à Berlin ou à Copenhague, se prononçaient pour les fausses déesses Liberté et Égalité.

Sans méconnaître le mérite assez périlleux que l’on pouvait avoir à faire « une grande expérience » pour toute « la race humaine », il avait d’abord souci de ses compatriotes et s’efforçait déjà de les convaincre que l’intérêt et le sentiment national devaient passer avant tout. Comme il le faisait en poète, c’est lui qui inventa cette *déesse France* :

Salut, déesse France, idole de mon âme
Verse ta sainte flamme. . .

.....
Sur ton front radieux

Luit ton noble avenir de gloire et d’espérance
Salut, déesse France. . . ³⁰

Il arrêta donc de croire au Dieu Démos, mais il n’avait pas à rétablir en lui le culte de la patrie, que le sens du péril public aiguïsa.

Puis, la bêtise des factions le mit en colère, et sa colère tourna vite à l’invective – comme son Ode, à la Satire et à l’Iambe, – devant l’ignoble apothéose de la révolte des Suisses de Châteaueux. Laissons à celui qui restera notre guide en tout ceci, à l’impartial Sainte-Beuve ³¹, le soin de la conter :

... ces soldats, après s’être révoltés à Nancy deux années
auparavant et avoir pillé la caisse du régiment, avaient été, au
nombre de quarante ou cinquante, condamnés aux galères d’après

²⁹ « Doux, rapide, abondant, *magnifique*, nerveux, » est le vers 326 de *L’Invention*. (N.D.É.)

³⁰ Ces vers figurent dans les ébauches de théâtre de Chénier, sous le titre *La Liberté*. (N.D.É.)

³¹ Les passages qui suivent sont tirés de l’*Étude sur André Chénier* publiée par Sainte-Beuve en 1832 et souvent reprise ensuite dans les éditions des œuvres du poète. Rappelons que Sainte-Beuve avait joué un rôle important dans l’établissement des textes et de la liste des œuvres de Chénier, et dans son édition. Le texte de Chénier cité *infra* par Sainte-Beuve provient lui du *Journal de Paris* du 4 avril 1792. Le 15 du même mois paraissait dans le même journal l’hymne de Chénier *Sur l’entrée triomphale des Suisses révoltés du régiment de Châteaueux*. (N.D.É.)

les lois de la justice fédérale en vigueur parmi les troupes suisses. Non content de les amnistier en mars 1792, on voulut encore les célébrer, et Collot d'Herbois fit la motion factieuse de leur décerner un honneur public.

André Chénier intervient et, là, dit Sainte-Beuve,

c'est le militaire qui prend feu contre Collot d'Herbois, c'est le gentilhomme qui a porté l'épée et qui sait ce que c'est que la religion du drapeau. Lui, qui eût été un digne soldat de Xénophon, il sent toute sa conscience héroïque se soulever à l'idée de cette violation de la discipline et de l'honneur érigée en exploit. Il faut l'entendre qualifier cette scandaleuse bacchanale, cette bambochade ignominieuse, que favorisaient la lâcheté des Corps constitués et l'immortelle badauderie parisienne, et s'écrier, par un mouvement digne d'un Ancien :

On dit que, dans toutes les places publiques où passera cette pompe, les statues seront voilées. Et, sans m'arrêter à demander de quel droit des particuliers qui donnent une fête à leurs amis s'avisent de voiler les monuments publics, je dirai que si, en effet, cette misérable orgie a lieu, ce ne sont point les images des despotes qui doivent être couvertes d'un crêpe funèbre, c'est le visage de tous les hommes de bien, de tous les Français soumis aux lois, insultés par les succès de soldats qui s'arment contre les décrets et pillent leur caisse militaire. C'est à toute la jeunesse du royaume, à toutes les gardes nationales, de prendre les couleurs du deuil, lorsque l'assassinat de leurs frères est parmi nous un titre de gloire pour des étrangers. C'est l'armée dont il faut voiler les yeux pour qu'elle ne voie point quel prix obtiennent l'indiscipline et la révolte. C'est à l'Assemblée nationale, c'est au Roi, c'est à tous les administrateurs, c'est à la Patrie entière à s'envelopper la tête pour n'être pas de complaisants ou de silencieux témoins d'un outrage fait à toutes les autorités et à la Patrie entière. C'est le livre de la Loi qu'il faut couvrir, lorsque ceux qui en ont déchiré les pages à coups de fusil reçoivent des honneurs civiques.

Et se retournant contre le maire Pétion qui, dans une Lettre à ses concitoyens, avait répondu avec une astuce niaise et une

bénignité captieuse que cette fêle, si on n'y avait vu que ce qui était, n'avait qu'un caractère privé, innocent et fraternel, et que l'esprit public s'élève et se fortifie au milieu des amusements civiques, André Chénier l'enferme dans ce dilemme : « Dans un pays qui est témoin d'une telle fête, de deux choses l'une : ou c'est l'autorité qui la donne, ou il n'y a point d'autorité dans ce pays-là. »

C'est ici que le poète s'intitule Mastigophore ; il ne lâchera plus le fouet mémorable dont il se met à flageller

Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères
Et volé que très peu d'argent ³² !

Une flamme d'ironie sainte animera désormais ses vers et sa prose.

Il est bon, dit-il, il est honorable, il est doux, de se présenter, par des vérités sereines, à la haine des despotes insolents qui tyrannisent la liberté au nom de la liberté même.

Démasquer sans aucun ménagement des factieux avides et injustes est un plaisir qui n'est pas indigne d'un honnête homme. ³³

Chénier rédige alors son terrible réquisitoire des *Autels de la peur*, où est dénoncée « la confrérie usurpatrice des jacobins » qui forme « un État dans l'État pire que les Jésuites ». Il écrit l'*Ode à Charlotte Corday* et, morceau moins connu, la belle page intitulée : *Projet de discours du Roi à l'Assemblée nationale*, expression, disait-il, d'une respectueuse estime « de la part d'un homme sans intérêt comme sans désir ».

Même au temps de ses plus folles ferveurs constitutionnelles, il était demeuré royaliste parce qu'il se doutait de la nature historique de sa patrie. Le composé français, né de la Monarchie, tient à la Monarchie : il tend à se dissoudre sans la Monarchie. Les idées anglaises ont pu mordre sur Chénier, il a pu croire, il a cru longtemps à la possibilité de faire collaborer une assemblée souveraine à plusieurs centaines de têtes, avec un souverain personnel qui, heur ou malheur pour lui, ne peut en avoir qu'une. Ce qu'il gardait de chimères ne lui cachait point que de toute manière, le roi devait

³² *Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses révoltés du régiment de Châteaueux*. (N.D.É.)

³³ *Journal de Paris* du 29 mars 1792, où, dans la controverse autour des Suisses de Châteaueux, Chénier répond à une objection imaginaire : « à quoi bon s'attaquer à des partis aussi puissants ? » (N.D.É.)

être le centre vivant de l'État. C'est pourquoi le Poète prend la défense de ce « magistrat » qui en avait tant besoin !

Nous sommes en août 1792. Le roi va être chassé des Tuileries. Il y est encore. Mais peut-être sommes-nous au petit matin du jour de l'émeute définitive. Se bat-on autour du Château ? Chénier écrit ce qu'il voudrait que pût dire Louis XVI pour se faire respecter car « une nation dont le premier magistrat, le chef suprême du pouvoir exécutif, le représentant héréditaire, celui qu'elle a nommé son roi, peut rester en butte à de pareils outrages, est une nation qui n'a évidemment point de gouvernement et par conséquent point de libertés. . . »

Il faut voir quelques traits de ce *Discours* de roi, rêvé par le Poète :

Messieurs, je supplie tous les Français de ne consulter et de ne croire que leur conscience sur ce que je vais leur dire ; je défie tout citoyen qui attache quelque sens aux mots qu'il emploie d'oser me dire qu'il se sent libre ; d'oser me dire qu'il pense au lendemain sans effroi ; d'oser me dire qu'il s'endort et se réveille dans la sécurité entière ; qu'avant de se réveiller, ou de s'endormir une seconde fois, sa réputation n'aura pas été déchirée, sa femme, sa sœur, sa fille insultées, sa maison incendiée, sa fortune envahie, sa poitrine percée, son visage frappé impunément.

Ce beau style nu et vibrant a été déjà caractérisé par le plus précieux des éloges négatifs de Sainte-Beuve : « La métaphore s'y inscrit rarement. » C'est que la vérité commande à la vaine image.

Chénier poursuit, toujours au nom du roi :

. . . Messieurs, je vous en conjure mille et mille fois, marchons ensemble et sauvons la patrie. Je viens de vous en présenter les meilleurs moyens (*qui sont d'opérer une merveilleuse réconciliation des deux pouvoirs, l'héréditaire et l'électif*).

Si mon mauvais destin et celui de la France veulent que vous ne les adoptiez pas, et si malgré les dangers qui environnent ma tête je vis assez pour être le témoin des malheurs que je prévois, au moins ce ne sera point moi dont les douleurs seront encore plus aiguës par le remords et les reproches intérieurs, et quand le chagrin m'aura ouvert la tombe, ce ne sera point moi dont nos neveux, victimes de notre démente, maudiront la cendre et détesteront la mémoire.

Le noble langage ! Quelle hauteur de l'âme ! Quelle libre lucidité ! Sur un point Chénier se trompait : la tombe de Louis XVI ne devait pas être ouverte par le chagrin. . . Quand le poète vit les jours du roi menacés d'un autre

supplice, il demanda à le défendre devant la Convention. S'il ne put obtenir cet honneur, il s'en montra digne. Même poursuivi et réduit à se cacher, il servait ses amis, couvrait la fuite des uns, secourait le secret des autres, et, sans faire le fanfaron, ne refusait pas un devoir.

Le 18 ventôse an II, ou 8 mars 1794, il est arrêté. On le soumet à l'ignoble interrogatoire qui demeure l'un des plus parfaits ridicules de la Terreur. La pièce est bien connue, « singulière et hideuse³⁴ ». Les questionneurs, ses juges sont incapables de comprendre même ce qu'il répond :

A lui demandé s'il y a longtemps qu'il connaît le citoyen où nous l'avons arrêté : ... comment il les avait connu

A répondu qu'il croit les avoir connu pour la première fois chez les citoyennes Trudenne

A lui demandé quel rue elle habitait alors

A répondu sur la place de la Révolution la maison à Cotté

A lui demandé comment il connoit la maison à Cottée et les citoyens qu'il demeurait alors

A répondu qu'il est leur amie de l'enfance

A lui répondu qu'il n'est pas juste dans sa réponse attendue que placée de la Révolution il n'ya pas de maison qui se nomme la maison à Cottée donc il vient de nous déclarés

A répondu qu'il entendait la maison voisine du citoyen Letems

A lui représentes qu'il nous fait des frases, attendue qu'il nous a repettes deux fois la maison à Cottée

A répondu qu'il a dit la vérité.

Sainte-Beuve note et admire le quiproquo, « le commissaire interrogateur prenant la maison à côté pour la maison d'un certain propriétaire appelé *Côté*, et raisonnant, et se fâchant en vertu de cette ânerie ; car ils étaient de cette force-là, pour la plupart, ces pourvoyeurs de l'échafaud ! »

Avant d'introduire ce lot de sanglantes sottises, Sainte-Beuve n'a pas oublié d'en noter les « turpitudes de sens et d'orthographe », « les signes de bêtise et de barbarie », propres à des « bêtes brutes » à des « sans-culottes ignares ».

Tout lettré aurait le devoir d'apprendre par cœur cette page immortelle, il y découvrira l'esprit de la Révolution.

Écroué à Saint-Lazare, André y trouva M^{me} de Coigny, lui dédia *La Jeune Captive*, sans avoir l'heur de la sauver, de la servir, ni même de lui plaire... Et lui, qui avait tant concouru par l'écrit et l'exemple à cette forte réaction

³⁴ L'expression est de Sainte-Beuve. Elle figure comme les passages qui suivent dans *André Chénier homme politique*, en date du lundi 18 mai 1851, texte repris dans les *Causeries du lundi*. (N.D.É.)

de l'esprit public qui devait s'appeler le Neuf thermidor, voilà que, l'avant-veille, le 7, il doit monter sur la charrette qui va place du Trône, où il sera exécuté.

On ne sait trop pourquoi l'Hypercritique moderne tient à contester le dialogue de Chénier avec Roucher, le poète des *Saisons*, sur cette funèbre charrette. Les deux hommes étaient prisonniers ensemble? Mais rien ne leur certifiait qu'ils feraient partie du même convoi, ils auraient pu être séparés. Rien de plus naturel, dès lors, que l'étonnement de la rencontre et le magnanime échange des vers d'*Andromaque* :

— Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
— Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste³⁵...

Autre parole rapportée et non moins contestée : fût-ce de la prison à l'échafaud, fût-ce du pied de la machine que le poète ayant mis la main sur son front, laissa tomber ces mots : « Et pourtant j'avais quelque chose là ? »

S'il ne le dit, il dût le dire. Tout ce qu'il laissait le disait pour lui.

Ses restes furent inhumés dans la fosse commune.

On les vénère au cimetière de Picpus où la comtesse de Kapnitz, en 1897, fit élever une plaque de marbre qu'elle avait tirée des carrières de Paros : avec M^{me} Moreno, Anatole France, Marcel Schwob, quelques écrivains de mon âge, nous assistâmes à l'inauguration. Un peu plus tard, lorsque l'état-major américain vint dans le même lieu saluer les cendres de La Fayette, celles d'André Chénier furent cordialement oubliées. Mais cela ne fait rien. Il était entré dans son éternité. Suivons-l'y.

V. La vie posthume

En décapitant Lavoisier, la Révolution savait qu'elle se sacrifiait un très grand savant.

Elle ne savait pas qu'André Chénier fût un très grand poète.

Mais l'instinct, le flair bestial l'aura peut-être instruite et guidée. Ce jeune homme qui répondait avec une ironie presque gaie aux insanités des sans-culottes interrogants avait dû apparaître le bénéficiaire d'une inégalité monstrueuse. Et combien c'était vrai.

³⁵ Ce sont les premiers vers de l'*Andromaque* de Racine, où ils sont dits par Oreste. Les tirets marquent le dialogue supposé de Chénier avec Roucher. (N.D.É.)

— Eh quoi ! de cette tourbe à lui, pareille différence ! Cette marge inouïe dans l'ordre des statures et des valeurs !

Il y avait un certain mérite à démêler cela, dès lors qu'André Chénier n'appartenait qu'aux temps futurs.

Vivant, il n'avait publié en tout que deux poèmes : *Le Jeu de paume*, alpha et oméga de sa foi révolutionnaire, et l'*Hymne aux Suisses de Châteauevieux*, premier éclat du retour au bon sens. Ses articles de journaux, il est vrai, l'avaient désigné, mais non pour le génie sublime dont il est auréolé à jamais.

Peu après sa mort, le 20 nivôse an III, parut *La Jeune Captive*. Bien plus tard, 1^{er} germinal an IX, *La Jeune Tarentine*.

Chateaubriand lui fit une note dans son *Génie du christianisme*, Millevoye dans ses *Élégies*. Des extraits du *Mendiant* parurent aussi. Ce fut seulement en 1819, juste un quart de siècle après le deuil sanglant de 1794, que M. de Latouche donna le premier recueil des poèmes d'André Chénier. Son édition était amendée, corrigée, adoucie, dans l'intérêt de l'auteur, paraît-il : on refusait de l'exposer à quelque désaccord avec le pauvre goût de l'époque.

Ce n'en fut pas moins une commotion dans toutes les têtes. Elle a duré plus de cent ans. Elle dure encore.

Commotion si forte que, depuis ce moment, tout ce qui a tenu le rang de poète s'est senti de la secousse et s'est plus ou moins imprégné de l'esprit, de l'art, du décor, des images et des rythmes d'André Chénier : son idée de la beauté grecque a marqué de son sceau même les plus grands.

Le premier volume du premier romantique, Alfred de Vigny, en porte l'aveu criant dans *Symétha*, dans *Le Bain d'une dame romaine*. L'auteur a bien protesté qu'il avait trouvé ces néo-hellénismes et néo-latinismes tout seul : pauvres dénégations du plus coquet des auteurs ! Elles n'y font absolument rien. À supposer que les manuscrits de Chénier dont les copies couraient partout ne lui eussent pas été montrés, il avait suffi de *La Jeune Captive* et de *La Jeune Tarentine* pour lui révéler un style dont l'auteur d'*Éloa* s'est certainement souvenu, ce dont on lui fait compliment :

Car la vierge enfantine, auprès des matelots,
Admirait et la rame, et l'écume des flots ;
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée³⁶ . . .

Vigny a eu soin de mettre au bas du poème : « écrit en 1815 ». Je vous crois ! Myrto était imprimée depuis 1801.

³⁶ Alfred de Vigny, *Symétha*. (N.D.É.)

Il suffit d'ouvrir *Stello* pour se rendre compte de l'attrait fascinant qu'exerça Chénier sur Vigny. Les très belles pages racontant l'assassinat du 7 thermidor en font foi. Bien qu'une fantaisie bizarre ait transféré place de la Concorde un supplice subi à la place du Trône, on y sent à toute ligne les *tu duca, tu signore*³⁷ flagrants.

Lamartine était fait pour ne rien devoir à Chénier, il lui doit quelque chose dans *La Mort de Socrate*. Peut-être le poème eût-il été laissé sans costume, si le grand Byzantin ne l'eût obsédé :

C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie...
... Et le dos appuyé sur la porte de bronze
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze
De doute et de pitié tour à tour combattu³⁸...

Lamartine avait dû subir, outre la mode de 1823, le puissant pathétique intellectuel qui s'élevait des poèmes de la prison.

Chez Musset, on a coutume de relever le joli jeu d'esprit habilement conduit autour de deux vers de Chénier, dans *Une soirée perdue* :

Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat
Se plie et de la neige effacerait l'éclat

Mais Musset montre bien d'autres souvenirs de Chénier ! Le chœur des jeunes filles aux noces de Frank et de Deidamia :

L'écho n'entendra plus ta chanson dans la plaine,
Tu ne jetteras plus la toison des béliers
Sous les lions d'airain, pères de la fontaine,
Et la neige oubliera la forme de tes pieds³⁹...

Et surtout ces appels de la Muse dans la *Nuit de Mai* :

Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes ;
Et le front chevelu du Pélion changeant ;
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.

³⁷ « *Tu duca, tu signore e tu maestro* » : « Tu es mon guide, mon seigneur et mon maître », parole de Dante à Virgile, *Enfer*, II, v. 140. (N.D.É.)

³⁸ Alphonse de Lamartine, *La Mort de Socrate*. (N.D.É.)

³⁹ Alfred de Musset, *La Coupe et les Lèvres*. (N.D.É.)

Dût-on avouer que cette Grèce est un peu pacotille, l'héritage est direct du *Mendiant*, de *L'Aveugle*, de l'inflétriessable Myrto.

Le volume des *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle est un tributaire littéral, il faudrait ici le transcrire intégralement. Théodore de Banville dérive de la même source : toutes les chansons admirables des *Exilés* tiennent de Chénier leur cadre, fond de paysage, ligne, rythme, vocabulaire. La moitié ou le quart de Gautier, de Louis Bouilhet, de Heredia répètent ou murmurent le même bel écho d'André, partout résonnant. On en surprend même de vagues souvenirs jusque dans les jolis vers que le savant André-Marie Ampère dédiait à sa jeune femme. Il n'est pas absent de Béranger, qui l'eut en horreur, et ses réminiscences abondent dans la *Psyché* de Victor de Laprade. Faut-il nommer Barbier, avec ses *Iambes* ?

Si moral et chrétien que soit Baudelaire, il doit passer sous la grande toise :

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses⁴⁰...

C'est aussi, beaucoup plus naturellement, le cas de Louis Ménard. Ce que les Ménard et les Baudelaire ajoutent à Chénier de profondeur originale n'ôte rien à leur sort commun, d'avoir été d'abord déniés par lui. . .

— Toutes portant l'amphore, une main sur la hanche,
Théano, Callidore, Amygone, Agavé. . .

Ces *Danaïdes* ne sont certes pas le seul emprunt de Sully Prudhomme au répertoire de Chénier.

Arthur Rimbaud fait cette invocation :

Ô grande Ariadné, qui jettes tes sanglots
Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,
Ô douce vierge enfant qu'une nuit a brisée
Tais toi! . . .
La Source pleure au loin dans une longue extase
C'est la Nymphé qui rêve un coude sur son vase
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé.⁴¹

C'est peut-être Verlaine qui, de tous les poètes du XIX^e siècle, aura le moins subi Chénier. Cependant sur quelque coin obscur de *Parallèlement* où s'allume

La pâle Séléné qui venge les amies

⁴⁰ Charles Baudelaire, *Lesbos*. (N.D.É.)

⁴¹ Arthur Rimbaud, *Soleil et Chair*. (N.D.É.)

et sur le gazon des *Fêtes Galantes*, flotte un pâle reflet du même règne universel.

Pareil courant d'imitation. et parfois de décalque, devait engendrer naturellement un poncif, et donner lieu aux mystifications amusantes.

On lit dans une des plus savantes éditions de Chénier :

Proserpine incertaine. . .
Sur sa victime encor suspendait ses ciseaux.
Et le fer, respectant ses longues tresses blondes.
Ne l'avait pas vouée aux infernales ondes.
Iris, du haut des cieux, sur ses ailes de feu.
Descend vers Proserpine : « Oui, qu'à l'inferral dieu
Didon soit immolée ; emporte enfin ta proie » . . .
Elle dit ; sous le fer soudain le crin mortel
Tombe ; son œil se ferme au sommeil éternel,
Et son souffle s'envole à travers les nuages.

M. Becq de Fouquières n'a jamais voulu douter de l'authenticité de ces alexandrins. Ils n'en ont pas moins été forgés par un jeune fumiste qui devait s'appeler Anatole France⁴².

Heureusement le culte de Chénier inspira des vers moins affectés, au poète de *Leuconoé* et de ces *Noces corinthiennes*, dont le prologue chanta, si juste et si bien,

Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de lyre !

Dans le très beau poème où Frédéric Plessis raconte comment son aîné lui ouvrit les grandes avenues du rêve et du chant, Anatole France est remercié de l'avoir introduit

. . . au chœur des formes blanches,

⁴² C. Seth (dir.), *André Chénier – Le miracle du siècle*, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2005, p. 325 :

André Chénier a vivement intéressé Anatole France [...] Il a envoyé à *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* un fragment « Proserpine incertaine. . . » en demandant, avec une naïveté feinte, s'il s'agissait bien de vers d'André Chénier. Becq de Fouquières n'hésita pas à l'inclure dans son édition en 1864, Paul Lacroix le jugea authentique et la supercherie alla son chemin. . .

On trouvera page 305 du même ouvrage un court texte de Ch. Maurras sur Chénier, extrait d'une lettre à Raymond de La Tailhède elle-même partie d'un texte que Maurras évoquera dans la note finale au présent *André Chénier*, et dans les pages précédentes un extrait d'un texte sur Chénier de Jean Moréas, texte que Ch. Maurras ne pouvait que connaître. (N.D.É.)

Honneur du vieux Ronsard et du jeune Chénier ⁴³.

Ceux de nos contemporains qui n'ont pas perdu le goût de la poésie savent par cœur les principales épigrammes de *La Couronne aganippide*, dans *La Lampe d'argile*. Il ne manquent donc pas de placer dans la filiation légitime et naturelle des Idylles et des Bucoliques un quatrain comme celui-ci :

N'accuse pas la mer de ton sort misérable
Naufragé, mais plutôt les vents injurieux,
Car ils t'ont fait périr, et le flot secourable
T'a roulé doucement au tombeau des aïeux.

Ce qui se dit de Frédéric Plessis se redit de son contemporain et compagnon d'études Pierre de Nolhac.

Ce jugement est applicable à tout ce qui fut écrit en vers, de *L'Après-midi d'un faune* de Mallarmé à *La Jeune Parque* de Valéry, sans parler de *l'Aréthuse* d'Henri de Régnier.

Moréas s'est prévalu avec amitié

De ce charmant Chénier dont deux fois je m'honore ⁴⁴

non sans un blâme secret, qui tient à la haute et juste préférence que « l'Athénien, honneur des Gaules », donne à Racine et à la manière dont il a compris Sophocle, et l'a traduit sur notre scène. Raymond de la Tailhède semble marquer la concordance des deux états d'esprits. D'une part, il égale et avive certains coloris de Chénier. De l'autre, il leur impose une amplitude lyrique dont Chénier, surtout élégiaque, épique et bucolique, ne put avoir l'idée.

Avons-nous fait le tour des poètes à qui s'imposa le grand mort ignoré de ses contemporains ? Celui qui est parfois tenu pour leur maître à tous a été mis à part. Je n'ai pas prononcé le nom de Hugo. Mais Hugo, lui-même l'avoue, doit beaucoup à Chénier. Toute l'idée qu'il s'est faite de Virgile, est débitrice de Chénier : le poète romain n'est guère vu qu'à travers ce prisme. Du seul Chénier dérive l'art hugolien des évocations de l'Antique. Mais, comme s'il eût senti une opposition de natures, Hugo s'est retourné contre cette influence. Elle lui était pénible au fond. André Chénier est un polythéiste, j'entends un païen orthodoxe, en qui subsiste et flambe, comme une pensée directrice, la notion hautement confessée des hiérarchies naturelles. Hugo est un panthéiste égalitaire, pour qui, le Tout étant d'abord identique, tout se vaudra toujours, à ce détail près que ce qui semble *moindre* doit, en raison de l'infirmité apparente, mériter une revaluation idéale et morale *supérieure*. Non seulement, comme dit Veuillot, c'est *Dieu savetier, assis sur Dieu borne*,

⁴³ Frédéric Plessis, « Ô poète, c'est toi... » (N.D.É.)

⁴⁴ Jean Moréas, *À Maurice du Plessis* dans les *Sylves nouvelles*. (N.D.É.)

raccommodant Dieu vieux soulier, mais il faut que la borne l'emporte sur le soulier, qui l'emporte sur le savetier. Plus l'être est bas, plus il mérite qu'on le prise et qu'on le hausse. Moins il est, plus il mérite d'être :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
Parce qu'on les hait ⁴⁵.

Pour compenser les caprices de la nature des choses, l'épine doit primer la rose, la fétidité le parfum. Ainsi la vierge doit respecter la catin, et le bon bourgeois saluer très bas le forçat. Ainsi faut-il que les demi-dieux inférieurs et leurs forces obscures l'emportent sur les glorieux et les lumineux, les beaux et les purs, qui se sont contentés de se donner la peine de naître ce qu'ils sont. L'effort ascensionnel des misères et des vices exprime une vertu qui tôt ou tard mettra en fuite l'Olympe et ses béatitudes imméritées. Telle est la gloire de l'être d'en bas, tel est son avenir. Tel est l'esprit qui a fait écrire à Hugo, son épopée de l'ennemi de Jupiter : *Le Satyre*. Le sens éthique en est d'autant plus net que certains passages y semblent un décalque des hautes fresques de *L'Aveugle*. Mais au lieu de dire l'ordre du monde et la puissance de ses ordonnateurs, le tableau mouvant du *Satyre* glorifie un vague *nisus*, un *impetus*, enfin un obscur *devenir* qu'on présume pouvoir et devoir être le meilleur. Mais pourquoi s'il vous plaît ? Parce que rien ne le détermine ? Mais rien ne le qualifie non plus. Ce *nisus* est sans forme, il est sans nom. Le rouleau niveleur de la Démocratie de Hugo pénètre sa théologie et sa mythologie elle-même. Et l'Être en sera saccagé ! Rien n'est moins conforme aux idées de Chénier ; mais « l'antithèse » du *Satyre* est née de la « thèse » de *L'Aveugle*, elle en procède directement. Réagir de la sorte contre Chénier c'est le subir encore. Hugo aura fait comme tous les autres. À sa manière, il manifeste l'étonnante influence du poète décapité et sa prodigieuse vertu de se prolonger en autrui, durant ce laps de plus d'un siècle.

Cette action si puissante et si longue, d'un poète mort doit poser la question : — Qu'aurait-il fait vivant ?

Sans le coup de guillotine qui le tronqua, qu'eût été, ou que n'eût pas été l'œuvre douée de cette invincible vertu posthume ?

Telle qu'elle a duré et agi, cette œuvre n'était guère faite, on l'a vu, que de morceaux épars. Les projets, les ébauches y tiennent une place immense. Voilà donc, la première fois que des esprits humains, en aussi grand nombre, ont été il ce point remués par une collection de débris descendus d'une seule tête et jaillie d'un seul cœur.

Des œuvres formées, achevées, dans leur splendeur pure, n'ont pas exercé une influence de cette portée. Racine mort, Ronsard mort, ont eu leur posté-

⁴⁵ Ce sont les deux premiers vers du poème, qui figure dans *Les Contemplations*. (N.D.É.)

rité, leur école, mais non cette survivance séculaire, commune à l'unanimité des poètes d'un temps et tellement distincte pour chacun d'eux, qu'elle rappelle le courant de ces fleuves qui traversent un lac sans y mêler leur eau.

Dès lors, que fût-il arrivé, si, ayant vécu pour finir ce qu'il avait commencé, Chénier avait pu entreprendre d'autres ouvrages ? Qu'eussent donné en lui les progrès de l'âge et de la réflexion, du génie et de l'art ?

L'accident qui le surprit place du Trône le supprimait à trente-deux ans : de quelle succession de chefs-d'œuvre nous a-t-il privés ?

Devant cette question, l'évidence n'a pu créer d'accord : il existe une opinion professée par un groupe de critiques qualifiés et d'après laquelle, de la veille ou du jour de sa mort tragique, André Chénier n'avait plus grand'chose à dire ni à chanter. À leur avis, s'il se frappait le front, c'était une illusion. S'il pensait qu'on allait détruire autre chose que lui, il se trompait : il ne pouvait plus rien ajouter de valable ni aux nobles réussites de sa jeunesse ni à celles d'une maturité à peine commencée. On ne voit pas bien ce qu'il aurait pu faire de supérieur à sa gloire. Il était fini, et c'en était fini.

Ainsi parlent-ils. Et ce ne sont pas quelques ennemis politiques, désireux d'exonérer la Machine révolutionnaire du grief d'avoir fait avorter ces merveilles ; les critiques auxquels je songe sont pour la plupart des experts impartiaux, attentifs à la seule matière littéraire et poétique. Leur avis est si surprenant que je ne le comprends pas.

Car enfin les quatre volumes de l'édition Dimoff continuent à montrer quelque chose qui ressemblait à l'atelier d'un marbrier, comme Chénier nous en a prévenus. Ici un bras, ou une jambe, là des épaules ou des torsos, à l'état disjoint :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain⁴⁶.

C'était donc, si l'on peut dire, du pain sur la planche pour les loisirs éventuels du poète. Mais demande-t-on, un tel flâneur était-il capable de rien finir ? L'objection n'est pas très sérieuse. D'abord, *L'Aveugle* et d'autres poèmes étaient finis. Puis, l'âge en mûrissant peut corriger la flânerie. Tel à trente ans hésite et baguenaude avant de serrer sa gerbe, se dépêche s'il voit monter le soleil de la quarantaine. Trente-deux ans ne font déclin ni apogée. La volonté sensible aux distractions et aux diversions peut s'affermir et s'endurcir, pour apprendre à s'imposer le travail.

En outre, un fait, ici, domine tout, qui devrait tout régler.

J'ai parlé du beau style que Chénier avait juxtaposé à celui des modèles français, et je n'ai pas encore touché à ses plus belles nouveautés, celles de la

⁴⁶ *Épître à Le Brun*, « Amis, chez nos Français... » (N.D.É.)

Prison Ces poèmes sont préférés à tous les autres, du jugement unanime des connaisseurs. On y remarque un grand progrès. Comment d'autres progrès n'auraient-ils pas été possibles si le poète eût survécu ?

La Jeune Captive atteste une luxuriance d'imagination, qui s'enrichit de strophe en strophe. C'est *l'épi et la faux, le pampre et le pressoir, la coupe en ses mains encore pleine*⁴⁷, c'est l'aube du *printemps* qui veut voir la *moisson*. . . Nulle part ces frais et brillants lieux communs de la muse éternelle n'avaient été accordés avec un art aussi savant, ni d'un tour aussi simple. Mais songez aux circonstances. Dites-vous que ce libre chant s'élevait du poète au moment où le noir recruteur des ombres, escorté d'infâmes soldats,⁴⁸ pouvait d'un moment à l'autre ébranler de son nom les *longs corridors sombres* ; la réunion des *deux moitiés* du même vers était loin d'être sûre ; la découverte d'une rime, douteuse aussi ! Cependant, le poète n'était pas abandonné de l'artiste, Ce grand cœur, anxieux et ivre de la vie, était conduit, réglé, rythmé par une fière et forte tête, à laquelle il arriva parfois de tirer de son instrument tous les jeux des rhéteurs et des virtuoses, comme dans le morceau qui commence ainsi :

J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle
Jetai à l'eau son aviron.
J'ai lu qu'un écuyer, noble et fier sur sa selle
Bien armé d'un double éperon
D'abord ôta la bride à son coursier farouche.
J'ai lu qu'un sage renommé,
Avant de s'endormir, dans le fond de sa couche
Plaçait un tison allumé. . .

Vous avez reconnu l'ingénieuse dérivation du thème antithétique de la première *Églogue*⁴⁹ : « Avant que ne s'effacent les gratitudes de mon cœur, dit Tityre à Mélibée, les cerfs s'en iront nager dans la mer, les poissons s'ébattre à sec sur l'arène. . . »

Ou, comme dit encore à Ourrias la jeune Mireille⁵⁰ : « Vous aurez mon amour, jeune homme, quand le fer de ce trident portera des fleurs, quand les collines seront molles comme de la cire, et qu'on ira par mer à la ville des Baux. »

Ou comme le Cyclope dans la *Galatée* de Moréas :

⁴⁷ Ces formules sont des allusions aux premiers vers de *La Jeune Captive*. (N.D.É.)

⁴⁸ Cette formule et les suivantes sont tirées cette fois des divers autres vers de prison. (N.D.É.)

⁴⁹ De Virgile. (N.D.É.)

⁵⁰ Dans les derniers vers du quatrième chant, à la version française de la *Mireille* de Mistral. (N.D.É.)

Que, badin, le cerf aux abois frappe
L'herbe, d' un pas alterné,
Ou que, surpris, le chien du Ménale
Par le lièvre soit mené ;
Que l'homme amputé de sa dextre
Tire l'épée à-deux-mains,
Que le perclus vainque à la course
Atalante aux pieds soudains. . .

Moréas, Mistral, Virgile s'amuse ainsi. C'est avec la même liberté supérieure de l'esprit et du goût que Chénier s'amuse comme eux ; mais au lieu de promener tranquillement ce jeu magnifique dans les rues de Paris ou dans les jardins de Maillane et de Mantoue, il le menait et le prolongeait au pied de l'échafaud, en attendant *son tour*.

Quelques récréations sont inscrites à l'eau-forte :

Ici, même, en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort
Beaux poulets sont écrits ; maris, amants, sont dupes ;
Caquetage, intrigue de sots.
On y chante ; on y joue ; on y lève des jupes ;
On y fait chansons et bons mots ;
L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des sept cents plats bêtîtres,
Dont Barère est le plus savant.⁵¹

Car toujours le beau chant redevient grave pour manifester la plénitude de sa vigueur et de sa santé. Et ce nouveau génie satirique des *Iambes* va montrer quelque chose que les vers de jeunesse ne faisaient pas espérer.

Nous avons dit qu'une certaine disparate était à craindre pour le volume futur. L'a-t-il senti ? J'en doute un peu, Cependant tout au moins à un endroit, le plus beau de son testament lyrique, le poète a-t-il voulu tenter une fusion d'éléments beaucoup plus éloignés et infiniment plus contrastés que ceux d'autrefois : oui, il a voulu mettre ensemble tout ce que l'immortelle beauté antique avait accumulé de gloire pour éblouir les esprits humains et tout ce que la Justice et la Vengeance de l'heure devait comporter de dur, de fort, de rigoureusement cru, pour les *bourreaux* qu'il voulait rejoindre et fouailler,

Je les vois, j'accours, je les tiens⁵².

⁵¹ *Iambes*, « On vit ; on vit infâme. . . ». (N.D.É.)

⁵² *Iambes*, « Ils vivent cependant et de tant de victimes. . . » (N.D.É.)

Aux infâmes *actions*, aux lâches *abstentions* de ceux auxquels il imputait de *lécher le cul du bon Marat*⁵³, à tous ces thèmes de la satire lyrique il voulait marier les enchantements de *L'Aveugle* et de Myrto... Comment s'y prit-il ?

Les invectives de Chénier n'ont rien d'académique, elles auraient pu paraître dans *L'Action française* entre des articles de Léon Daudet et de Pellisson, pour en faire pâlir toutes les violences et jeter aux vils scélérats la malédiction de cet Être suprême que Robespierre venait de fêter le 20 prairial an II :

*Ton œil de leurs pensers sonde les noirs abîmes,
Ces lacs de soufre et de poisons,
Ces océans bourbeux où fermentent les crimes,
Que, de ses plus ardents tisons,*

« dévore » (prose intercalée) « la plus lâche Euménide ».

« Toi, Dieu qui connais Collot d'Herbois au naturel et qui vois »

*Bouillir dans sa poitrine un fétide mélange
De bitume, de rage, de haine pour la vertu
De vol, de calomnie, et de merde et de fange...*⁵⁴

Le noble alexandrin excrémental⁵⁵, dont les syllabes crient leur sens et frappent leurs coups, ce vers est le plus propre de ceux que pouvaient inspirer les abjections sanieuses et sanglantes de la Terreur.

Jamais la majesté du vrai n'aura grêlé plus durement ni plus directement sur de plus sales coquins couronnés, avec les épithètes qui leur ont convenu de toute éternité.

Or, comment tout cela est-il introduit ? Comment cette boue est-elle pétrie et ouvrée, cette m***, polie, affinée, sublimée ? Vous allez voir d'où elle monte : de quelle élévation esthétique digne du bûcher d'*Hercule*.

Car ces apostrophes où le réalisme est à vif, sont posées sur le socle idéal que voici :

.....
Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,

⁵³ *Iambes*, « Vouîtes du Panthéon... » (N.D.É.)

⁵⁴ *Iambes*. (N.D.É.)

⁵⁵ Sur cette formule de Maurras et ce qu'elle peut vouloir dire de différence entre néo-classicisme et conception maurrassienne du classicisme, voir James Mills, *Irony in the life and works of André Chénier : The Iambic Period 1793-1794*, dans *Irony and Satire in French Literature, French Literature Series*, vol. XIV, The University of South Carolina, 1987, p. 59-60. (N.D.É.)

De l'onde Égée astre éclatant,
 Dans tes flancs où Nature est sans cesse à l'ouvrage,
 Pour le ciseaux laborieux
 Vit et blanchit le marbre illustre de l'image
 Et des grands hommes et des Dieux.
 Mais pour graver aussi la honte ineffaçable,
 Paros de l'iambe acéré
 Aiguïsa le burin brûlant, impérissable.
 Fils d'Archiloque, fier André,
 Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture.
 Que des passants pleins de tes vers,
 Les siècles, l'avenir, que toute la nature
 Crie à l'aspect de ces pervers :
 Hou, les vils scélérats ! les monstres, les infâmes !⁵⁶

M. José-Maria de Heredia n'avait pas tort d'élever au-dessus des plus beaux vers du « divin André », cette ouverture magnifique :

Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
 De l'onde Égée astre éclatant,

Mais le sens n'est pas moins admirable. Il faut bien voir que le poète y veut utiliser pour l'iambe « mastigophore⁵⁷ » le même marbre immaculé qui convient à la statue humaine et divine : une incomparable matière ne déroge en rien, elle ne contracte aucune mésalliance quand elle sert à flétrir ce qui déshonore l'humanité. Le service rendu à la juste satire vaut tous les autres ministères que Paros aura pu prêter à la religion et à la patrie.

Combien cela était difficile à dire, à bien dire ! Le sujet comportait déjà des changements de tons inouïs. Avec ses *hou !* et, ses gros mots, et les menaces d'un juste poing tendu, il y raillait, en plus de brusqueries forcées, les dégradations les plus fines. Qui relira attentivement cette page y sera émerveillé des acquisitions neuves qu'y fait admirer l'art d'André.

L'heure cruelle l'a rendu de plus en plus maître de ses moyens. Les mêmes progrès éclatent dans toutes les pages voisines :

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
 Ouvre ses cavernes de mort,
 Pâtre, chiens et moutons, toute la bergerie
 Ne s'informe plus de son sort.

⁵⁶ *Iambes*, « Ils croyaient se cacher dans leur bassesse obscure... » (N.D.É.)

⁵⁷ Ce mot déjà employé par Maurras plus haut où il était question de fouet, signifie en grec *porte-verges*. (N.D.É.)

Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entreleçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.⁵⁸

Ainsi persiste à sinuer, en se perfectionnant, la plus noble veine de virgillienne idylle, incorporée au sort de ce bétail sous le couteau.

Souffre, ô coeur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure si je meurs.⁵⁹

Et c'est alors qu'il interpelle la Justice, la Vérité :

Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée ! ô mon cher trésor,
Ô ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscitez un flambeau mourant.
Je souffre ; mais je vis⁶⁰...

.....

Le beau cri ! Le beau vœu de haute détresse !

Eh ! bien, supposons-le exaucé. André Chénier a été délivré : il survit. Le sursis de quarante-huit heures qui eût sauvé le poète des *Bucoliques* et des *Élégies*, lui a été accordé en fait : rêvons-le.

J'avoue trembler d'émotion à cette pensée. Que de choses eussent été sauvées avec lui ! Je ne songe pas seulement à des biens politiques, sociaux, moraux, que ce puissant journaliste, ce grand citoyen eût détendus, qu'il eût peut-être imposés dans les incohérences de la réaction thermidorienne et les glissements du Directoire. Je songe encore à ce que cette tête et ce cœur, tout génie, sensibilité, tradition, invention, eût pu, en même temps, conserver de culture, de raison et d'art. Les beaux chants ! Et la grande voix claire et forte !

⁵⁸ « Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre. . . » (N.D.É.)

⁵⁹ *Idem.* (N.D.É.)

⁶⁰ *Id.* (N.D.É.)

Les perspectives du siècle qui suivit en auraient été profondément modifiées. Bouleversées peut-être.

Regardons bien cette âme de poète et de citoyen.

Il disposait des hautes perfections du langage, il avait abordé et égalé les Maîtres. Il avait touché aux sommets de leur poésie, il tenait à leur école, mais il brûlait de flammes nouvelles. Il avait le génie critique, le sens du poème amoureux, la sagesse enjouée et rêveuse, la pure raison, l'éloquence. Cette force de poésie directrice et gouvernante était donc dirigée elle-même, son esprit et son goût réglaient son génie.

Dès lors n'est-il loisible d'opposer cet art complet et son influence à la grimace d'idées et d'art qui se déploya durant toute la première moitié du « stupide XIX^e siècle »⁶¹ ?

Né en 1762, six ans avant Chateaubriand, pourquoi Chénier n'aurait-il pas vécu autant que lui ? Octogénaire comme lui, il n'eût, alors, quitté le monde qu'en 1842.

Qu'eût-il servi, senti, jugé de 1794 à 1842 ? Bornons notre plaisir à suivre les principales pauses de la courbe du temps.

En 1802, apparition du *Génie du christianisme*, Chénier a juste quarante ans. Les cachots de la Terreur ont pu et dû changer quelque chose à sa philosophie. On le peignait « athée avec délices ».

Mais les *Iambes* laissent filtrer une invocation du *pauvre poète au grand Dieu des armées*. Quelque ironie douloureuse qu'on y découvre, cela n'a plus rien d'athée. Il ne faudrait pas croire non plus que les délices de l'athéisme eussent fermé les yeux de Chénier aux sombres abrutissements de la libre pensée. Son *Épître* sur la superstition avait déjà donné une bonne charge de l'esprit fort :

Il plaisante le pape et siffle avec dédain
Tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain,
Et puis d'un ton d'apôtre empesé, fanatique,
Il prêche les vertus du baquet magnétique...
C'est que son jugement n'est rien que sa mémoire.
S'il croit même le vrai c'est qu'il est né pour croire.
Ce n'est point que le vrai saisisse son esprit,
C'est que Bayle ou Voltaire ou Jean-Jacques l'a dit.
... et le pauvre hébété
N'est incrédule enfin que par crédulité.

Donc, ni les affinités ni les points de concordances n'auraient manqué entre Chateaubriand et ce contemporain qui se fût rapproché, comme lui, de la religion catholique.

⁶¹ La formule est un titre de Léon Daudet. (N.D.É.)

Seulement, la forme d'esprit d'André Chénier l'eût, à coup sûr, défendu de l'extrême tendance à l'irrationnel fidéiste. Peut-être aurait-il ainsi concouru à introduire des tempéraments ou des améliorations dans la religiosité sentimentale et imaginative mise à la mode par *René*. Une raison sérieuse, ferme, nette, a manqué à la réaction morale du Premier Empire et de la Restauration. Peut-être aussi à leur réaction politique. De quel regard de mépris Chénier eût accueilli (comme plus tard, les menteries de Thiers) certaines platitudes d'émigré auxquelles s'est abandonné Chateaubriand, quand le fantôme de la guillotine et de la planche à assignats le mettait en transe :

Les Jacobins qui ont donné à la France des armées nombreuses, braves et disciplinées ; que ce sont eux qui ont trouvé moyen de les payer, d'approvisionner un grand pays sans ressource (!) et entouré d'ennemis ; que ce furent eux qui créèrent une marine comme par miracle (?), et conservèrent par intrigue et argent la neutralité de quelques puissances ; que c'est sous leur règne que les grandes découvertes en histoire naturelle se sont faites, et les grands généraux se sont formés ; qu'enfin, ils avaient donné de la vigueur à un corps épuisé, et organisé pour ainsi dire l'anarchie : il faut nécessairement convenir que ces *monstres, échappés de l'enfer*, en avaient apporté tous les talents.⁶²

Voilà précisément ce que, bien d'accord avec la critique future, André Chénier n'eût jamais concédé à René. Il pensait en 1792 et 1793 ce que vers 1889, Renan devait penser, des hommes de la Révolution : des monstres, peut-être ; certainement des idiots. D'abord l'ancien régime avait formé la plupart des bons généraux du jacobinisme qui n'avait été pour rien dans les découvertes de la science. Sa finance, une banqueroute. La vigueur, le talent s'étaient surtout manifestés dans l'extrême sottise. Sainte-Beuve remarque combien le poète fut sensible à cette sottise de ses bourreaux comme à l'idée de leur confusion d'esprit ; le mot de « brouillon » revient souvent sous sa plume : « C'est le stigmaté imprimé par un esprit juste, ferme, au genre de défaut qui lui est le plus antipathique et qui le fait le plus souffrir. » Or, qui s'en est souvenu peu après le Neuf thermidor ? On garda le sentiment de l'horreur du régime, non de son imbécillité majeure. Le burin d'un Chénier aurait été fidèle à son grand esprit pour sauver cette vérité.

Poursuivons cette rétrospective dont j'amusai un jour Jacques Bainville déjà mourant. En 1810, Chénier était à deux ans de la cinquantaine. Il aurait lu comme tout le monde le livre *De l'Allemagne* : l'auteur, M^{me} de Staël,

⁶² François-René de Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions*. (N.D.É.)

née en 1766, était sa cadette de quatre ans. Là aussi d'utiles conseils fussent intervenus, et de plus utiles critiques. Le goût de Chénier ne s'était limité ni au seuil romain, ni à la frontière helléno-latine. Il disait comme La Fontaine :

J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi⁶³.

Dupe autant que le fut Bonaparte de la mystification de Mac-Pherson, il aimait et citait Ossian⁶⁴. On le voit louer *des Anglais la muse inculte et brave* : ce qui semble le montrer sensible à leur poésie, comme à la haute supériorité de notre art, même sur celui du grand Will, qu'il se gardait bien de surfaire. Il sentait les beautés bibliques autant que l'auteur d'Athalie. Sa chaste *Suzanne* l'atteste. Il allait chercher en Extrême-Orient un poète chinois pour le comparer à Horace. La *Germanie* de M^{me} de Staël l'eût donc intéressé. Il eût pourtant pris garde au fond haïssable de ce message prétentieux adressé au monde civilisé de la part de la Barbarie. Cela offensa plus d'un Français. Mais en 1810, ceux qui protestèrent manquaient également de la lumière et de la flamme indispensables à une critique efficace. Chénier possédait l'une et l'autre. Son intervention eût formé un correctif utile, l'esprit public y eût gagné.

Mais voici en 1818, 1820, 1822, la grande éclosion romantique. Un Chénier sexagénaire ira donc saluer Vigny, Hugo, Lamartine, les autres : ils sont tous nés à la vie de la poésie avec la découverte de ses poèmes, ils se croient, ils se disent parfois ses disciples, et les représentants de la muse classique sont en général si bornés, leur esprit, parfois bon, est si faible, que Chénier ne pouvait pas être rangé de leur côté. Mort, il est « jeune France ». L'eût-il été vivant ? Vivant, il eût pris garde que ses prétendus continuateurs, osant dire qu'ils le reflétaient ne pouvaient nier qu'ils bousculaient tous ses principes, démontraient tous ses freins, injuriaient tous les guides qui avaient, jusque-là, fait l'honneur de la poésie et de la pensée. Un certain désordre commence et une extrême négligence, chacun se faisant gloire d'une complaisance très vive pour tous ses défauts personnels. De très grands artistes, de magnifiques poètes concourent ainsi, pour la décadence de la poésie et la perte de l'art, au sac de leur propre génie. Lequel d'entre eux s'en fût sauvé ? Le faux principe courant de la liberté en littérature était né (ou rené) du faux principe de la liberté politique. Qui eût utilement contesté l'un ou l'autre ? Tous ceux qui

⁶³ Jean de La Fontaine, *Épîtres*, XXII. (N.D.É.)

⁶⁴ Ossian, supposé barde écossais du III^e siècle, fils de Fingal, serait l'auteur d'une série de poèmes dits « gaéliques » traduits et publiés en anglais entre 1760 et 1763 par le poète James Macpherson, qui eurent un énorme retentissement dans toute l'Europe. Leur authenticité fut contestée, certains y voyant une supercherie littéraire de Macpherson. Il est aujourd'hui à peu près prouvé que Macpherson en a inventé une grande partie, et qu'une autre partie, sans pouvoir être attribuée scientifiquement à quiconque ni remonter à une si lointaine époque, préexistait à Macpherson. (N.D.É.)

le faisaient étaient des imbéciles ou des gens de pauvre talent. Sur le tard, Chateaubriand, en de belles pages trop ignorées de son *Essai sur la littérature anglaise*, protesta avec une noble vigueur et de merveilleuses clartés. Mais quoi ! il avait tant erré lui-même et tant péché, il avait sur la conscience, conscience littéraire, conscience politique, tant de petites et de grosses folies que ses coquins de neveux pouvaient lui adresser un certain nombre de pieds de nez légitimes.

Qui eût protesté après Chateaubriand ? Un grand, un très grand esprit critique existait alors : pris un moment pour maître et chef, Sainte-Beuve voyait bien le mal que faisait la génération romantique et celui qu'elle se faisait. Mais, là, il manquait de génie. L'oncle Beuve ne pouvait rien contre le père Hugo. Les idées du temps contestaient l'autorité d'un simple critique : les auditeurs dociles d'un Aubignac ou d'un Boileau dormaient depuis un siècle du même sommeil que Corneille et Racine. Il aurait fallu un Malherbe, un Ronsard, un grand esprit également doué pour formuler de bons jugements et composer de beaux modèles : il y fallait donc un Chénier. Le cerveau directeur et l'âme créatrice qui eût multiplié, à la marge de ses conseils, les odes, les pastorales, les chants marins, les poèmes philosophiques, ce grand homme dont la vieillesse digne d'Homère, de Sophocle et de Mistral eût mûri tous ses fruits et doré toutes ses chansons, un tel poète eût pu agir, enseigner et régner, il aurait été notre Goethe, et même quelque chose de plus et de mieux.

En ce très beau cas, idéal, hélas ! le XIX^e siècle aurait pu prendre un autre tour, l'aspect des choses et des idées ayant changé aussi facilement que leur fond.

Rien ne coûte d'imaginer que la colère des *Iambes* eût engendré un grand théâtre politique et civique ; André Chénier eût porté le service de l'ordre, de la vérité et de la patrie sur les mêmes planches qui ont dû subir tant de fables profanatrices de notre Histoire et leur carnaval d'anarchie.

Comme il disait lui-même : « Osons ! » Osons, nous, prendre conscience des promesses contenues dans le poème de la Nature qu'André Chénier appelait *Hermès*, et ne nous laissons pas esbroufer par le rappel de quelques fausses élégances, qui peuvent dater, ni éberluer par des objections tirées de la tendance aux descriptions rimées. Les *Iambes* dépassent déjà les petites erreurs du temps. On y voit, en particulier, la périphrase, sans s'effacer, tourner à l'image vivante, pleine de couleur, de force et de sens comme celle de *l'Heure en cercle promenée* : le petit père Faguet avait pris garde à la nouveauté. La discipline de ce progrès devait naturellement prévaloir dans un artiste aussi conscient que Chénier. Cela nous autorise à méditer sur l'objet d'*Hermès*. Il faut le penser, tel que Chénier l'eût repensé. Il n'est pas interdit d'en élargir encore les vastes mesures : le thème poétique n'eût peut-être plus

été celui de la seule nature physique, à peine humanisée. L'Homme y pouvait être saisi et chanté dans son vaste rapport direct avec ce qui le rend très humain : la société. Ainsi peut-on imaginer quelque rare et beau composé de Lucrèce, d'Horace et de Virgile ; comme les deux derniers, pourquoi notre Chénier de rêve ne fût-il pas devenu le grand poète de l'État ?

Aime-t-on mieux concevoir une trilogie dantesque mais classique et française, où les poches de bitume et de soufre de l'*Enfer* auraient été assignées au mal social, au crime politique ; les rampes du *Purgatoire* à tout ce qui le rachète ; les cercles du *Paradis*, aux institutions, aux idées, aux âmes héroïques et saintes sur lesquelles, d'en bas, il faut se régler ? Aux Capétiens vus d'Italie, que Dante diffame, Chénier eût opposé, pour les glorifier, les nôtres et les siens. Quelle *Divine Comédie* de l'âme moderne apportée en modèle aux esprits renaissants ! L'Altissime nous intéresse aux menues querelles d'une petite ville toscane : un chanteur de même génie eût accordé toute leur mesure aux querelles immenses qui divisaient la France, l'Europe, le Monde, à la vérité de salut capable de les apaiser !

Enchanteur de son siècle, il en eût été le sauveur. Les événements, leur leçon, leur expérience l'eussent naturellement établi comme le grand prêtre d'un art que renouelaient les inspirations d'un civisme ordonné et pur.

On me dit : — C'est une théorie, c'est une thèse ou une hypothèse. . .

Est-ce que la théorie inverse de l'épuisement d'André Chénier — après les *Iambes* ! — n'est pas aussi une hypothèse, laquelle ne pose sur rien ⁶⁵ ?

⁶⁵ C'est aux lambes que s'attendrissent et s'amendent les plus sévères critiques de Chénier. Ainsi fit Pierre Lasserre. M. Dimoff l'imitera-t-il dans la suite de son grand ouvrage ? Après s'être dévoué à cette œuvre savante et généreuse, et s'y être un peu fatigué, M. Dimoff s'est payé et même vengé de ses peines en prenant son auteur en grippe et en versant sur lui tout ce qu'une critique teintée de romantisme et de germanisme a pu inventer de cocasseries. On croirait à certains endroits lire feu Antoine Albalat. Un lecteur que la gratitude a disposé à la bienveillance ose espérer que, arrivé enfin aux Poèmes de la prison, M. Dimoff en reconnaîtra les hautes promesses pour nous avouer que Chénier n'était pas vidé. Ou M. Dimoff voudra-t-il jouer à opposer les deux arts du même poète, sa science et sa spontanéité ? Quelle erreur ce serait ! C'est au poète savant que revient, en général, la tâche d'improviser la grande et brusque chanson de circonstance, le cri réglé et pur que l'avenir se complaît à éterniser. C'est parce que Jean-Marc Bernard était le plus docte et le plus subtil de son temps que lui fut assigné l'honneur d'écrire le *De profundis de la tranchée* ou se plaint toute la génération des crucifiés de la guerre. Les *Iambes* de Chénier sont nés au point où l'art consommé multiplie par les vertus de l'heure la force du génie, les mouvements de la passion.

Conclusion

Encore une fois, quand elle a dévoré Chénier, la Bête révolutionnaire a eu, si l'on peut dire, la main, la patte, la gueule heureuse.

En le supprimant, elle a fait disparaître le seul des êtres alors en vie, qui aurait pu efficacement s'opposer au règne et au progrès d'un principe essentiel de Bestialité dans les arts de l'Humanité.

Cette forte tête coupée a assuré la victoire du romantisme. Le déchaînement des Ménades amorçait un empire de la plus absurde anarchie. Les Ménades eussent manqué de quelque liberté sans la mort et la mise en morceaux d'un Orphée.

Depuis que, séparé, le beau chef du poète roule ainsi au fleuve sanglant, les Nécessités se sont déroulées. L'intelligence française épaissie, asservie aux choses, et privée de ses plus hautes lumières, celles de la raison, a été moins subtile et moins sage qu'autrefois. Elle a été si peu subtile et si peu sage, qu'il lui faut avouer avoir été inférieure en puissance et en perspicacité au bas instinct révolutionnaire. Elle n'a même pas pris garde au symbole terrible mais éminemment instructif, que leur proposaient la vie, la mort, la longue survivance poétique d'André Chénier. La tentative de Vigny dans *Stello* est ridicule; Vigny croyait que la Terreur avait voulu frapper le poète en tant que différent du prosateur et du bourgeois. Non la Terreur l'avait frappé en tant qu'Homme – l'Homme classique, l'Humain, le Français.

Sauf en ces tout derniers temps, nos concitoyens n'ont pas vu quelle leçon directe apporte la sublime histoire de ce grand esprit vigoureux et beau, et quel signe d'animalité, satisfaite et victorieuse, dessine la consommation de son sacrifice.

Pour abrutir les âmes et les rendre semblables à elle, pour empêcher notre patrie de guérir de longtemps, se relever et redevenir française, c'est un coup de maître qui a été frappé par la Bête au sept thermidor.

La glorification et l'intelligence de cette Passion historique d'André Chénier auront tardé cent cinquante ans.

Sans méconnaître la valeur de nobles cultes privés rendus dans le secret des âmes méditatives à ce martyr de l'Esprit, un effort organique et collectif de la pensée publique devient exigible aujourd'hui.

Les sociétés Dante Alighieri ont servi puissamment à la renaissance de l'Italie. Il en serait de même si des sociétés d'Amis d'André Chénier se fondaient un peu partout comme cela est sensible depuis quelques années; naturellement anti-révolutionnaires et anti-romantiques, elles grouperaient ceux qui, ne voulant plus d'une méprise mortifère, désirant travailler à l'ordre dans les esprits et à l'ordre dans la cité, régénéreront les deux biens qui manquent le plus.

Si nous réussissons à rapprocher de nous tous, sans acception de classe ni de parti, la conscience et le désir de ces deux biens majeurs, nous aurons à peu près gagné la bataille de notre vie. Car l'âme de Chénier commencerait à dévoiler et à rayonner le double bienfait qui la qualifie : le sens de l'héritage qui civilise et l'horreur des révolutions qui ramènent aux barbaries.

Quelques-unes des idées de ce chapitre, entre celles qui ont trait à la vie posthume d'André Chénier, se retrouveraient sous une forme beaucoup plus rapide aux pages 101–106 d'un débat sur le Romantisme publié en collaboration avec le poète Raymond de la Tailhède en 1928. Ici, l'analyse poussée au détail a permis de conduire une hypothèse littéraire jusqu'au degré de preuve qu'elle comporte.

Table des matières

Race et naissance	4
L'heure	6
L'imitation et l'invention	7
Le siècle et l'homme	18
La vie posthume	26
Conclusion	44